

La culture dans le cadre de la traduction : les realia

Sinovčić, Sanja

Master's thesis / Diplomski rad

2024

Degree Grantor / Ustanova koja je dodijelila akademski / stručni stupanj: **University of Zadar / Sveučilište u Zadru**

Permanent link / Trajna poveznica: <https://um.nsk.hr/um:nbn:hr:162:636325>

Rights / Prava: [In copyright](#)/[Zaštićeno autorskim pravom.](#)

Download date / Datum preuzimanja: **2024-07-24**



Sveučilište u Zadru
Universitas Studiorum
Jadertina | 1396 | 2002 |

Repository / Repozitorij:

[University of Zadar Institutional Repository](#)



zir.nsk.hr



DIGITALNI AKADEMSKI ARHIVI I REPOZITORIJ

Sveučilište u Zadru

Odjel za francuske i frankofonske studije

Sveučilišni diplomski studij

Francuski jezik i književnost; smjer: prevoditeljski

Sanja Sinovčić

La culture dans le cadre de la traduction : les realia

Diplomski rad

Zadar, 2024.

Sveučilište u Zadru

Odjel za francuske i frankofonske studije

Diplomski sveučilišni studij francuskog jezika i književnosti; smjer: prevoditeljski
(dvopredmetni)

La culture dans le cadre de la traduction : les realia

Diplomski rad

Student/ica:

Sanja Sinovčić

Mentor/ica:

dr. sc. Barbara Vodanović

Zadar, 2024.



Izjava o akademskoj čestitosti

Ja, **Sanja Sinovčić**, ovime izjavljujem da je moj **diplomski** rad pod naslovom **La culture dans le cadre de la traduction : les realia** rezultat mojega vlastitog rada, da se temelji na mojim istraživanjima te da se oslanja na izvore i radove navedene u bilješkama i popisu literature. Ni jedan dio mojega rada nije napisan na nedopušten način, odnosno nije prepisan iz necitiranih radova i ne krši bilo čija autorska prava.

Izjavljujem da ni jedan dio ovoga rada nije iskorišten u kojem drugom radu pri bilo kojoj drugoj visokoškolskoj, znanstvenoj, obrazovnoj ili inoj ustanovi.

Sadržaj mojega rada u potpunosti odgovara sadržaju obranjenoga i nakon obrane uređenoga rada.

Zadar, 24. lipnja 2024.

Résumé

Dans ce mémoire de master, nous avons décidé de nous consacrer aux *realia* et aux problèmes de traduction qu'ils posent. Nous nous sommes appuyés principalement sur le travail de S. Vlahov et S. Florin *Neperevodimoe v prevode* afin de définir, classer et expliquer les stratégies de traduction possibles et les variables que le traducteur doit prendre en compte. Nous avons également dénombré et expliqué d'autres éléments culturels que l'on peut trouver dans le texte original, ainsi que les relations et influences implicites entre la langue et la culture. De plus, nous avons abordé des concepts importants liés au thème des *realia*, tels que le concept d'« intraduisibilité » et la définition d'une unité de traduction. Enfin, ce travail contient également une partie pratique dans laquelle l'article « Quelques considérations théoriques sur les limites de la traduction du culturel » de Marianne Lederer, qui traite du sujet pertinent de la traduction culturelle, a été traduit du français vers le croate.

Mots-clés : *realia*, traduction de la culture, stratégies de traduction, Vlahov et Florin, traduction.

Table des matières

1. Introduction	1
2. La traduction et la traductologie	3
2.1 L' « intraduisibilité »	4
2.2 Traduire la culture	5
2.3 L'unité de traduction	9
3. Les <i>realia</i>	13
3.1 <i>Realia</i> ou les éléments culturels	13
3.2 Sur les <i>realia</i>	14
3.3 <i>Realia</i> ou terme	16
3.4 La classification.....	18
3.5 La traduction des <i>realia</i>	19
3.6 Les procédés et les circonstances de la traduction de <i>realia</i>	22
4. Traduction	28
5. Conclusion.....	58
Bibliographie	59
Sažetak	61
Abstract	62

1. Introduction

La traduction est une activité humaine complexe qui signifie d'une part l'acte de traduire, autrement dit acte de changer de parole ou d'écriture dans une autre langue, et d'autre part quelque chose qui a été traduit dans une autre langue (Yan, Huang, 2014 : 488-489). Il est généralement admis dans le monde de la traduction qu'il n'est pas possible de recréer parfaitement le sens et la forme du texte original et que les pertes sont inévitables. Parmi les nombreuses raisons possibles qui soulèvent des difficultés lors de la traduction, dans le présent mémoire de master nous attirerons l'attention sur les *realia* à l'arrière-plan desquelles se trouvent l'individualité et la spécificité de chaque culture et langue.

La langue se situe entre l'homme et la culture, et leur interdépendance est l'une des questions les plus actuelles en linguistique. Le premier à formuler les circonstances de ce concept fut V. Humboldt qui a déjà au 19ème siècle posé que la culture matérielle et spirituelle se réalise dans la langue, que chaque culture est nationale et que ce caractère s'exprime à travers une vision spécifique du monde. De plus, la forme intérieure de la langue exprime l'esprit du peuple et la langue elle-même est un lien intermédiaire entre l'homme et le monde dans lequel il vit (Mosienko, 2005 : 155). Par conséquent, la traduction est également naturellement liée à la culture. On peut relier tout cela très étroitement avec la question des *realia*, l'intérêt principal de ce mémoire de master, puisque les *realia* sont des mots propres à une culture avec une forte coloration nationale et/ou historique.

Ainsi, l'objectif principal de ce travail est de connaître et d'examiner le problème du transfert de la culture et, plus précisément, des éléments culturels, tels que les *realia*, dans la traduction. Afin de bien comprendre le cœur de cette problématique, la notion de traduction et de traductologie sera brièvement présentée, ainsi que des termes importants liés au problème de la traduction de *realia*, notamment l'« intraduisabilité » et l'« unité de traduction ». Nous aborderons ensuite dans une perspective plus large le lien entre langue, culture et traduction, ainsi que les aides qui peuvent faciliter ce transfert complexe. Dans la troisième partie, avant de passer au concept de *realia*, nous énumérerons d'autres éléments culturels que le traducteur peut rencontrer lors de la traduction. Aussi, une analyse plus détaillée des *realia* comprend, entre autres, l'examen des aspects qui rendent leur traduction difficile, mais aussi des circonstances qui les accompagnent et qui doivent être prises en compte lors de leur traduction. Enfin, dans la partie pratique de ce mémoire de master on propose notre propre traduction en

croate d'un article théorique de la traductrice et théoricienne française Marianne Lederer intitulé « Quelques considérations théoriques sur les limites de la traduction du culturel ».

2. La traduction et la traductologie

L'importance de la traduction et son omniprésence dans la société mondialisée d'aujourd'hui est indéniable. Avec les progrès technologiques croissants, le processus de traduction devient plus facile et plus rapide. A présent, la traduction est essentielle dans de nombreux domaines de l'activité humaine, ainsi que pour soutenir les différences linguistiques et culturelles présentes chez les peuples du monde entier (Guidère, 2008 : 7).

L'effet de la traduction et l'activité du traducteur lui-même ont joué différents rôles au cours de l'histoire et ont constamment changé : de la découverte d'autres cultures, à la diffusion de la religion, des doctrines philosophiques et politiques, jusqu'à la traduction d'œuvres littéraires. Parmi tous ces différents rôles, et même lorsque elle était encore uniquement orale, la traduction a toujours été un moyen qui avait une mission et un objectif importants à remplir (*ibid.* 7).

Cependant, la mondialisation n'a eu lieu qu'après la Seconde Guerre mondiale, ce qui a entraîné un besoin accru de traduction. Par la suite, le besoin de formation et d'apprentissage de la traduction se fait également sentir, et ainsi tout ce qui a été recherché et appris sur cette activité humaine est compilé. Ultérieurement, une nouvelle et jeune discipline apparaît dans la seconde moitié du 20^e siècle, que nous appelons aujourd'hui *traductologie*, et dont le principal sujet de recherche est la traduction et toutes ses manifestations (Lemaire, 2017 : 29).

La traduction est un métier complexe pour la compréhension et pour l'étude duquel la traductologie utilise les méthodes d'autres disciplines afin de mieux décrire cette notion large. C'est de là que vient l'interdisciplinarité de la traductologie, généralement classée parmi les sciences humaines et que l'on peut considérer comme la science du langage. Outre l'objet d'intérêt évident pour la traductologie, le texte à traduire et le produit final, les facteurs extralinguistiques qui déterminent le contexte, tels que les phénomènes historiques, psychologiques, sociaux et politiques, sont également importants pour la traductologie (Guidère, 2008 : 12).

Il existe différents points de vue et approches en matière de traduction, mais ce qui est établi et constitue la base de la traductologie, c'est son intérêt pour la traduction en tant que processus et en tant que produit final. Il faut comprendre qu'il existe une séquence qui comprend la *cause/le point de départ* (le texte de départ ou le texte source), le *résultat* (le texte d'arrivée ou le texte cible) et l'*acteur principal* (le traducteur). Le texte source ou texte original est un objet qui doit être traduit et qui nécessite une approche particulière, une interprétation à l'aide de

règles d'analyse établies, mais aussi l'expertise du traducteur afin d'aboutir au produit final. L'objet traduit en traductologie est appelé texte cible ou texte d'arrivée et constitue la tentative propre de transformation et d'interprétation du traducteur entre une paire de langues particulière. L'élément clé de cette séquence de traduction est le sujet traducteur qui simultanément transmet, interprète, adapte, gère, mais aussi relie deux cultures et permet leur dialogue. Ses décisions et perceptions découlent inconsciemment de ses habitudes linguistiques et reflètent ses connaissances linguistiques et culturelles qui façonnent sa propre traduction. Le dernier élément de l'activité de traduction est le processus de traduction lui-même, au centre duquel, selon les sciences cognitives, se trouve le sujet traducteur. Cependant, en raison des étapes psychologiques et mentales complexes impliquées dans la traduction, il est facile de remettre en question l'interprétation du texte par le traducteur et sa maîtrise du processus de traduction dans son ensemble (*ibid.* 14-16).

2.1 L' « intraduisibilité »

Chaque traducteur, à un moment donné de sa pratique de traduction, rencontre un terme ou une expression qui le fait réfléchir au concept de traduisibilité, c'est-à-dire d'intraduisibilité. Cette question a été abordée tout au long de l'histoire de traduction, depuis les premières traductions à caractère religieux (Maginot, 2015 : 19).

La question de l'intraduisibilité peut souvent se poser lorsqu'on parle de *realia*, puisque celles-ci, n'ayant généralement pas d'équivalent établi dans la langue de traduction, peuvent être qualifiées « d'unités lexicales sans équivalentes ». Ils appartiennent donc au lexique sans équivalent, que l'on rencontre le plus souvent avec des termes spécifiques tels que *realia*. Il convient de noter qu'une certaine unité sans équivalent ne concerne qu'une langue spécifique, alors que par rapport à d'autres langues, elle peut avoir une correspondance commune (Komissarov, 1990 : 148). De plus, le nom même et la logique de cette dénomination nous indique que le contenu de telles unités lexicales ne peut pas être transféré. Mais ce n'est pas vrai, puisque rien n'est complètement intraduisible et une sorte d'équivalent peut être trouvé pour tout.

Les traducteurs peuvent aborder la traduction des *realia* avec plusieurs méthodes différentes, telles que l'explication, la généralisation, le néologisme, etc. Ces stratégies seront expliquées plus en détail plus loin dans ce travail. Cependant, cela ne signifie pas que ces

traductions seront tout à fait adéquates et exactes. On peut conclure que le lexique considéré comme intraduisible peut être transféré dans une autre langue, mais le plus souvent avec des pertes plus ou moins grandes, et ce sont précisément ces pertes qui indiquent le degré d'intraduisibilité d'un texte (Maginot, 2015 : 20).

Il est incontestable que des mots à forte coloration culturelle sans équivalent dans la langue de traduction causeront de grandes difficultés au traducteur, quelles que soient les méthodes de traduction connues et possibles qui peuvent l'aider dans la traduction. Aussi, avec toutes ces difficultés et compensations pour parvenir à une traduction adéquate, ainsi que le fossé culturel qui existe entre l'original et la traduction, il ne fait aucun doute qu'il y aura une perte lexicale, mais aussi non lexicale (*ibid.* 23). Malgré cela, ce n'est pas une raison pour qualifier les *realia* de mots intraduisibles, car la traduction est bien possible. La seule question est de savoir dans quelle mesure et quelle méthode choisir pour obtenir la traduction la plus adéquate.

Avec autant de cultures différentes accompagnées de diverses langues qui les expriment, il n'est pas surprenant qu'il en résulte autant de termes et de concepts spécifiques pour lesquels d'autres peuples n'auront pas d'équivalent évident et seront donc considérés comme « intraduisibles » dans la culture cible (*ibid.* 20).

Puisque chaque langue est l'expression d'une certaine culture, il est inévitable de s'attendre à une certaine perte, surtout lorsqu'il s'agit de la traduction de *realia*. Les lecteurs du texte cible ne sont pas toujours familiers avec le contexte et la culture du texte original et peuvent donc ne pas en comprendre toutes les connotations, même si le traducteur les a transmises de la manière la plus réussie possible. Les traducteurs connaissent généralement bien l'un et l'autre côté du texte à traduire, c'est-à-dire les deux cultures. Leur tâche est donc, entre autres, de combiner et de rapprocher les malentendus culturels en tenant compte du contexte du texte donné et de son lecteur final (*ibid.* 21).

2.2 Traduire la culture

Comme cela a déjà été établi, la culture et la langue ont une influence et une relation mutuelles indissociables, et nous devons les relier et les regarder ensemble, surtout lorsque nous parlons de la problématique principale de ce mémoire : les *realia*.

La culture peut être considérée comme l'ensemble des réalisations matérielles et spirituelles d'une civilisation, mais elle implique en outre les traditions, les valeurs et la vie quotidienne de ce peuple, et donc sa langue (Komissarov, 1990 : 63-64). Dans le cadre de la traductologie, la langue peut être considérée comme l'aspect le plus important de la culture. A travers sa parole et sa structure, nous pouvons voir l'expression de la culture des porteurs de cette langue, ainsi que la vie quotidienne qui les entoure (*ibid.* 64).

Puisque la traduction implique non seulement le contact de deux langues, mais aussi le contact et la relation de ces deux cultures, l'étude de l'influence de la culture sur divers aspects de la communication verbale présente un grand intérêt pour la traductologie. Dans chaque culture, il y a quelque chose de particulier et de spécifique, mais il existe également de nombreux facteurs communs à plusieurs cultures. Par contre, il n'est pas rare qu'une culture ait une influence plus ou moins grande sur une autre, et par conséquent sur la langue de cette culture (*ibid.* 66).

L'importance de la culture dans le contexte de la traduction a commencé à être considérée plus sérieusement après que Susan Bassnett et André Lefevere ont publié le travail intitulé « Traduction, histoire et culture » en 1990, dans lequel ils ont défini le concept de tournant culturel dans la traduction. L'approche culturelle de la traduction diffère des autres approches car elle considère la traduction non pas comme une copie de l'original, mais comme une littérature distincte, et met l'accent sur l'importance et l'influence de la culture sur la langue et la culture cibles (Yan, Huang, 2014 : 489-490).

Le linguiste français Jean-René Ladmiral dénomme les traducteurs dans ce contexte culturel de « animateurs de communication interculturelle » puisqu'ils ont pour tâche, en plus de traduire les langues, de traduire les cultures et ainsi de gérer les relations d'une paire de langues spécifiée (1998 : 16). De cette manière, les traducteurs présentent et expliquent ce qui n'est pas dit explicitement dans le texte, qui n'est qu'implicite. Lorsque la langue fait partie de la culture, elle reflète une certaine connotation culturelle dans le texte original, et c'est au traducteur d'évaluer si elle doit être transférée dans le texte cible, ce qui requiert une subjectivité de la part du traducteur à un niveau encore plus profond que la simple interprétation du texte (*ibid.* 25-26).

La subjectivité en traduction est inévitable car elle implique une prise de décision indépendante de la part des traducteurs, qui analysent un problème de traduction spécifique et prennent des décisions en fonction de leurs propres priorités. À partir du choix effectué, on peut

voir à quoi ressemblent l'analyse et la réflexion du traducteur, puisqu'elles font partie intégrante du processus d'analyse des différents paramètres liés à chaque problème de traduction particulier (*ibid.* 25-26). Lorsqu'on parle spécifiquement de « traduire la culture », les traducteurs, outre leurs compétences linguistiques et culturelles, doivent combiner une aptitude au contact relationnel interculturel, et cela ne réussira qu'avec une compréhension des éléments de la psychosociologie (*ibid.* 16).

Les gens pensent et décrivent le monde comme déterminé par leur langue maternelle. C'est de là que viennent toutes les différences de pensée et d'interprétation des différentes notions. La compréhension n'est pas universelle et n'a aucune objectivité. C'est précisément à cause de ce concept qu'il n'est pas possible pour les représentants de différentes cultures, c'est-à-dire les locuteurs de langues différentes, de se comprendre pleinement et de parvenir à surmonter complètement la barrière que leurs langues créent pour un accord complet (Komissarov, 1990 : 66).

A l'ère actuelle de la communication moderne, les cultures ne sont pas isolées, mais ont une influence et des contacts mutuels, plus ou moins directs. Nous rencontrons une autre culture lorsque nous discutons avec des étrangers, nous obtenons des informations sur une autre culture en regardant des films ou en lisant les journaux, ainsi qu'à travers des œuvres littéraires étrangères. C'est précisément la traduction qui nous a permis dans une large mesure d'avoir des contacts aussi divers et riches entre des cultures étrangères, même lorsque nous n'en avons pas conscience. Grâce à la traduction, nous découvrons des valeurs, des coutumes et des traditions différentes des nôtres, enrichissant et développant ainsi notre propre culture et langue (*ibid.* 67-68).

Selon Marianne Lederer, l'une des fondatrices de la Théorie interprétative et dont l'article « Quelques considérations théoriques sur les limites de la traduction du culturel » a été utilisé comme texte source pour la partie pratique de ce mémoire de master, la théorie est l'aide principale de tout traducteur face aux obstacles dans la traduction des traits culturels. L'autrice énumère quatre principes de base qui seront expliqués ci-dessous : texte et contexte, fonction du texte et allusions dans le texte, correspondances et équivalences, et synecdoque. De cette manière, la systématisme est maintenue tout au long de la traduction car le traducteur considère le texte dans son ensemble, reconnaît les problèmes récurrents et les aborde de la même manière. Même un traducteur qui comprend réellement à la fois la culture source et la culture

cible risque l'incohérence de la traduction s'il n'est pas guidé par une pensée traductologique fondée sur une base théorique solide (2004 : 81-82).

En outre, M. Lederer énonce plusieurs principes de base auxquels il convient de prêter attention lors de la traduction des traits culturels, et elle souligne d'abord le texte et le contexte. Autrement dit, la traduction est transmise à travers le texte et doit être comprise comme une œuvre intégrale. Pour cette raison, afin de réussir à retenir et transmettre les éléments culturels, un traducteur doté d'une bonne base théorique ne traduira pas par fragments, mais observera le contexte au niveau de l'ensemble du texte. Si dans le texte original nous rencontrons un mot dont le référent n'existe pas dans la langue cible, le traitement habituel consiste à emprunter son nom et à vérifier si le contexte et le reste du texte expliquent suffisamment clairement au lecteur le sens du terme inconnu. Si ce n'est pas le cas, le traducteur doit en outre clarifier le terme dans le texte ou dans une note de bas de page (*ibid.* 82-83).

La fonction du texte et des allusions qu'il contient sont également un élément dont tout traducteur compétent doit tenir compte. Nous devons toujours nous demander qui est le public visé du texte que nous traduisons et pour quelle raison ces lecteurs liront le texte traduit. Par exemple, lorsqu'il s'agit d'une œuvre littéraire, nous ne devons pas trop expliquer et alourdir le lecteur avec des détails culturels qui ne sont tout à fait clairs que pour le public autochtone, car les lecteurs d'une œuvre littéraire traduite lisent pour le plaisir, pour l'auteur du texte et pour découvrir de nouveaux mondes. Donc, la fonction des éléments culturels et du texte lui-même orientera et guidera le traducteur dans quelle direction penser et quelles allusions doivent être conservées dans le texte et lesquelles peuvent être omises (*ibid.* 83-84).

Le troisième principe de base dont le traducteur doit tenir compte est celui des correspondances et des équivalences, deux concepts entre lesquels une distinction est faite en Théorie Interprétative. On parle de « correspondances » lorsqu'il s'agit de certains termes du texte original, tandis que le terme « équivalents » fait référence à des segments du texte dans les deux langues. Comme exemple d'utilisation inadéquate de la correspondance linguistique et de ce à quoi elle peut conduire, Marianne Lederer cite la traduction d'un roman chinois et le terme honorifique « da-ge » qui dans la traduction anglaise donnée devient « frère », alors que dans l'original il désigne le petit ami de la jeune fille du roman. Ce faisant, le traducteur a amené le lecteur à mal comprendre la relation entre les personnages, au lieu de transmettre l'expression respectueuse de l'original avec une expression équivalente de la langue cible qui exprime également le respect. De plus, le problème est aussi la transmission d'une réalité qui n'a pas de

nom ou qui n'existe pas dans la langue et la culture cibles, et *l'explication* est le plus souvent utilisée comme solution. Par surcroît, M. Lederer estime qu'il est erroné et inadéquat de transmettre l'image originale d'une certaine expression ou métaphore que même les locuteurs natifs ne voient plus, et elle cite comme exemple l'expression « violon d'Ingres » désignant un « hobby » qui doit être transmis sans aucune marque culturelle, sauf s'il n'y a pas d'utilisation spécifique de cette image métaphorique dans le texte (*ibid.* 85-87).

Et enfin, le dernier concept et principe de base théorique pour aider à traduire du culturel est la *synecdoque*. Lorsqu'il s'agit de traduction, cela signifie le concept selon lequel le lecteur complète l'explicite par l'implicite, c'est-à-dire que les mots et le texte écrits sur papier et signifiants une partie du tout sont complétés par une partie inexprimée du tout, et conjointement cet ensemble explicite/implicite constitue le sens du texte et doit être réexprimé dans la même fonction dans le texte traduit. Le plus souvent, cet équilibre explicite/implicite est conservé lors de la traduction des allusions et véhiculé par l'explication. Cependant, il n'est pas nécessaire d'exprimer et d'expliquer tout ce qui est implicite dans un trait culturel, car le traducteur doit supposer que le lecteur est intellectuellement capable et prêt à apprendre et à saisir par lui-même quelque chose de culturellement nouveau, et donc le traducteur doit utiliser uniquement l'explication dans les cas nécessaires. Le lecteur est conscient de l'existence d'autres cultures et de différentes manières de vivre, et avec la médiation d'un traducteur entre ces deux cultures, il se verra montrer des choix réfléchis de différences et de similitudes culturelles explicites et implicites (*ibid.* 87-88).

2.3 L'unité de traduction

Avant d'aborder le concept et les difficultés du *realia* dans le chapitre suivant, nous devons d'abord définir et clarifier ce qu'est « unité de traduction », en abrégé l'UT, afin de faciliter la compréhension ultérieure de la terminologie liée à la traduction du *realia*.

En premier lieu, nous associons le terme « unité de traduction » à deux linguistes français Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet, qui l'ont défini en 1958 dans leur ouvrage *Stylistique comparée du français et de l'anglais* de la manière suivante :

« Nos unités de traduction sont des unités lexicologiques dans lesquelles les éléments du lexique concourent à l'expression d'un seul élément de pensée. On pourrait encore dire

que l'unité de traduction est le plus petit segment de l'énoncé dont la cohésion des signes est telle qu'ils ne doivent pas être traduits séparément. » ([1958] 1972 : 37)

Ils citent également « unité de pensée » et « unité lexicologique » comme synonymes de l'unité de traduction. Leur définition s'appuie sur le lexique, et comme les exemples ils utilisent dans la plupart des expressions, majoritairement idiomatiques. Ils énumèrent plusieurs classifications permettant de distinguer les unités de traduction. L'une d'elles est basée sur le rôle qu'elles jouent dans le message, selon lequel elles peuvent être des unités fonctionnelles, des unités sémantiques, des unités dialectiques et des unités prosodiques. Les unités fonctionnelles sont celles égales en fonction grammaticale, comme le montre la phrase : Il habite/Saint-Sauveur/à deux pas/en meublé/chez ses parents/. Les unités sémantiques représentent une unité de sens, par exemple « sur-le-champ » ou « avoir lieu ». De plus, les unités dialectiques expriment un raisonnement, comme « en effet » ou « or », tandis que les éléments de l'unité prosodique participent tous à la même intonation : « Ça, alors ! » (*ibid.* 37-38).

Ils les distinguent également selon le degré de cohésion des éléments présents, où ils indiquent les expressions idiomatiques comme des « groupes unifiés » qui assurent une cohésion maximale (par ex. *mettre à pied*), et les groupes de mots dans lesquels la cohésion est moindre et qu'ils appellent « groupements par affinité ». Parmi les types possibles de telles unités de traduction figurent les locutions d'intensité centrées autour d'un nom (ex. *une connaissance approfondie*), d'un adjectif (ex. *grièvement blessé*) ou d'un verbe (ex. *savoir pertinemment*). En plus d'elles, ils énumèrent également des locutions verbales dans lesquelles le verbe et le nom sont équivalents à un verbe simple, comme « faire une promenade », qui équivaut à « se promener » (*ibid.* 39-42).

Finalement, ils concluent leur explication en affirmant que l'unité de traduction est un contexte en soi qui détermine en lui-même la traduction de ses éléments, tout comme dans un texte traduit un mot dépend du reste du contexte des autres mots (*ibid.* 42).

Leur définition entièrement linguistique d'une unité de traduction est critiquée par Marianne Lederer dans son article « Unité de traduction ou unité de sens ? Du linguistique au cognitif » publié en 2018, dans lequel elle propose et explique sa dénomination pour l'unité de traduction, qu'elle appelle « l'unité de sens » ou l'US. En tant que l'une des fondatrices de la Théorie interprétative, elle fonde son explication et sa vue de l'unité de sens précisément sur l'étude de la traduction orale.

Selon elle, ce point de départ de la réflexion sur l'unité de traduction est une nouvelle opportunité pour réussir sa redéfinition. L'oral n'est pas permanent, et c'est précisément dans cette fugacité de la traduction simultanée, pendant laquelle le traducteur écoute et interprète en même temps, que se produit le moment de compréhension où se créent des unités de sens (Lederer, 2018 : 35). L'explicite dans la linguistique et le non-verbal des connaissances du lecteur et du traducteur s'unissent et forment l'US qui est formée d'éléments tirés de différentes parties du texte que la mémoire de travail du traducteur traite et mémorise (*ibid.* 40). Elle a défini une unité de sens en 1994 avec l'explication suivante :

« État de conscience résultant de l'action conjuguée des connaissances linguistiques et extra-linguistiques sur un empan auditif ou visuel. L'unité de sens est délimitée par le moment où apparaît la compréhension. Observable en interprétation simultanée, l'unité de sens existe pareillement dans la lecture courante d'un écrit mais est moins facile à discerner en raison de la fixité de l'écrit et de la possibilité d'attardement sur un vocable ou une phrase. Les unités de sens se chevauchent et se fondent les unes dans les autres pour former un sens global. »¹

Dans sa définition, contrairement à celle de Vinay et Darbelnet, on voit qu'elle prend en compte le rôle du traducteur et son implication cognitive dans l'ensemble du processus, ce qui fait que cette définition de Lederer dépasse le cadre de la linguistique (*ibid.* 41). L'US est donc formée en fonction des mots du texte auxquels le traducteur apporte ses connaissances extralinguistiques, basées sur son expérience antérieure et son bagage cognitif. Par rapport à la langue originale, l'unité de sens donne au traducteur une dose de créativité et de liberté, et lui permet d'établir une équivalence entre les textes, tandis que l'unité de traduction confine le traducteur à un transfert exclusivement linguistique basé sur les mots, syntagmes, locutions figées et phrases. C'est précisément pour cette raison que l'analyse et la répartition de l'UT ont déjà été déterminées, tandis que pour l'US, elles sont variables car elles dépendent de chaque traducteur individuel. En outre, Lederer oppose ces deux termes en donnant un synonyme pour l'US « unité cognitive », tandis que pour l'UT, il s'agit d' « unité linguistique » (*ibid.* 42).

Bien entendu, ils ne sont pas les seuls à avoir été confrontés au problème complexe de la définition de ce terme. On peut observer deux tendances parmi les auteurs et leurs approches. Le premier groupe d'auteurs se limite à une partie spécifique du texte que le traducteur traite à un moment donné, excluant ainsi d'autres facteurs qui influencent le choix du traducteur. En

¹ Lederer, Marianne, *La traduction aujourd'hui : le modèle interprétatif* [1994], Lettres modernes Minard, Paris, 2015, p. 184.

revanche, la deuxième vue de l'unité de traduction est si large qu'elle est difficilement compréhensible et tangible, qui inclut l'intégralité du texte, mais aussi au-delà du cadre du texte (Fontanet, 2018 : 49).

Mathilde Fontanet propose donc de diviser l'unité de traduction en deux concepts, ce qui faciliterait sa compréhension complète. La première fait référence à l'UT comme « unité de travail », ce qui implique une certaine partie du texte qui est traitée à un moment donné soit par le traducteur, soit par le lecteur, soit par le critique, et qui est limitée et facile à conceptualiser. Le deuxième concept est plus large et inclut le « halo herméneutique », qui fait référence à plusieurs facteurs qui influencent le traitement d'une unité de travail, tels que le sens des mots et la forme du texte original, la compétence du traducteur ainsi que les moyens disponibles dont il dispose, et des aspects subjectifs tels que sa perception actuelle du texte et son humeur (*ibid.* 62-63).

3. Les *realia*

3.1 *Realia* ou les éléments culturels

Avant d'élaborer le concept de *realia* en détail dans ce chapitre, nous énumérerons et expliquerons d'autres éléments culturels qui existent dans le lexique et que le traducteur pourrait rencontrer afin de mieux contextualiser le *realia* lui-même.

Comme cela a déjà été expliqué dans le chapitre 2.2, qui traitait de la traduction de la culture, la langue et l'apprentissage des langues impliquent le contact avec la culture, et pour cette raison il est très important que le traducteur ait développé des compétences culturelles avec la langue avec laquelle il travaille. Les éléments culturels qu'ils rencontreront inévitablement peuvent être entièrement liés au langage, c'est-à-dire au lexique et à la dénomination des concepts, ou bien ils peuvent être liés à la pragmatique interculturelle, qui inclut les expressions et les règles de politesse et tous les autres éléments verbaux et non-verbaux de règles de comportement (Wlosowicz, 2013 : 124-125).

On peut ainsi distinguer cinq catégories différentes d'éléments culturels liés directement au lexique ou indirectement par le biais d'associations : les connotations des mots, les mots spécifiques à la culture, les noms propres, les interjections, les expressions idiomatiques et les « savoirs ». Les connotations des mots, bien qu'extra-linguistiques, sont très importantes pour la compréhension et l'expérience souhaitée du texte. Par exemple, si en français nous utilisons des fourmis pour décrire une foule de personnes dans un contexte négatif, en Allemagne, ils comprendront mal la comparaison puisque dans leur culture, une fourmi a une connotation positive et représente l'assiduité (*ibid.* 126-127).

Dans la catégorie suivante, celle des mots culturellement spécifiques, on peut inclure des *realia*, mais aussi certains mots qui n'ont pas de caractère historique et/ou national, comme le mot de la culture anglaise « facilities ». Ce mot désigne un concept trop large pour avoir un équivalent adéquat dans la langue cible, puisque selon le contexte il peut désigner plus d'une chose, comme des installations, des terrains... (*ibid.* 127)

Quant aux noms propres, ce sont aussi des éléments lexicaux, et certains d'entre eux ont des équivalents dans d'autres langues, comme le nom de la ville anglaise de London, qui s'appelle Londres en français (*ibid.* 130).

Les interjections sont un élément culturel très spécifique de chaque langue et, souvent, elles n'ont même pas de véritable signification. Cependant, ils servent à souligner une certaine émotion ou attitude, de sorte qu'ils sont essentiels et importants dans l'usage linguistique, comme l'exclamation allemande « Ach, so ! » (fr. *Ah, bon !*). (*ibid.* 127)

En outre, les expressions idiomatiques, évoquées précédemment sous le titre « L'unité de traduction », sont des éléments culturels tout à fait uniques et spécifiques à travers lesquels s'expriment les valeurs et les perceptions de la culture respective (*ibid.* 130).

La dernière catégorie comprend des informations sur les civilisations que Byram (2003) appelle « savoirs », qui font référence à des connaissances sur, par exemple, l'art, l'histoire et les coutumes de la culture cible qui sont également incluses dans le réseau d'associations. Bien qu'ils ne soient pas essentiels à la compréhension linguistique directe, ils sont certainement utiles pour comprendre le langage, en particulier les informations implicites. Comme l'illustration on peut citer l'exemple des boulangeries françaises qui ne travaillent pas un jour par semaine, et quand le mari demande s'il y a du pain frais, ce à quoi la femme répond que non car c'est mercredi, avec cette connaissance culturelle on peut conclure qu'il n'y a pas de pain parce que leur boulangerie est fermée le mercredi (*ibid.* 125).

3.2 Sur les *realia*

Dans cette partie de notre travail, nous expliquerons plus en détail ce que sont les *realia*, comment nous les divisons, ce qui les rend si difficiles à traduire, ainsi que les stratégies de leur traduction. Nous nous baserons principalement sur le travail théorique de deux chercheurs bulgares, Sergei Vlahov et Sider Florin, *Neperevodimoe v perevode* publié en 1980, dans lequel ils ont élaboré de manière approfondie la notion de *realia* et toutes les difficultés qui y sont associées.

La traduction des *realia* fait partie du grand et important problème de la transmission de l'identité nationale et historique du texte original, qui remonte aux origines mêmes de la théorie de la traduction en tant que discipline indépendante. De nombreux théoriciens de la traduction ont abordé ce domaine à un degré ou à un autre, d'un point de vue ou d'un autre. Bien que le concept même de mots culturellement spécifiques ait été étudié et traité à plusieurs reprises, chaque théoricien l'a désigné par un nom différent, mais indépendamment de cela, le lien de signification entre eux est évident : *cultural words* (Newmark, 1988 : 94), *culture-specific*

concepts (Baker, 1992 : 21), *realia* (Robinson, 1997 : 222), *culture-bound phenomena and terms or culture-specific items* (Schäffner, Wiesemann, 2001 : 32), *culturem* (Lungu Badea, 2004 : 27). (Lungu Badea, Shiryaeva, 2014 : 884)

Cherchant à affiner les explications précédentes et à définir plus précisément le sens des *realia*, que les linguistes n'ont commencé à traiter en tant qu'indicateurs de couleur nationale et historique qu'au début des années 1950 (1980 : 5), S. Vlahov et S. Florin ont élaboré et proposé la définition suivante :

« [...] ce sont des mots (et des syntagmes) désignant des objets caractéristiques de la vie (de la vie quotidienne, de la culture, du développement social et historique) d'un peuple et qui sont étrangers à un autre ; étant porteurs d'une couleur nationale et/ou historique, ils n'ont généralement pas de correspondances exactes (équivalents) dans d'autres langues et, par conséquent, ne peuvent pas être traduits d'une manière générale, ce qui nécessite une approche particulière. »² (*ibid.* 47)

L'inclusion entre parenthèses de « syntagmes » comme l'une des formes lexicales de *realia* est un point intéressant dans leur définition. À savoir, en plus du mot *realia*, les *realia* peuvent également être des syntagmes nominaux. En outre, cet ajout fait également référence à des unités phraséologiques, c'est-à-dire des expressions idiomatiques et des dictons/proverbes qui ont souvent en eux-mêmes une couleur nationale et/ou historique (*ibid.* 19).

Une autre forme possible de *realia* en tant qu'unité linguistique sont les abréviations, c'est-à-dire les acronymes dans lesquels chaque lettre initiale de la phrase est prise et combinée en un seul mot. Nous les lisons donc comme un seul mot et ne l'épelons pas, comme *objet volant non identifié* → *ovni* [òvni] (*ibid.* 19).

Pour voir les nuances dans la différenciation de tous les termes pour un même concept de *realia*, prenons par exemple le point de vue de la professeure Georgiana Lungu Badea et sa compréhension de ces mots complexes. Tout d'abord, elle les appelle « culturèmes », et non *realia*, et les définit comme « la plus petite unité porteuse d'information culturelle, le culturème est aussi un concept théorique désignant une réalité culturelle propre à une culture qui ne se retrouve pas nécessairement dans une autre » (2009 . 69). En outre, selon elle, le culturème peut être bien plus qu'un mot ou un syntagme et présente donc une plus grande variabilité que Vlahov et Florin ne voient le concept de *realia*. Elle estime que le culturème peut aussi être une

² C'est nous qui traduisons.

expression idiomatique, un phrasème, des allusions culturelles, une petite partie du texte, voire une unité de traduction zéro s'il n'y a pas de traductème dans la culture cible (*ibid.* 70).

D'un autre côté, Antonio Pamies a une position et une définition très différentes des culturèmes et il les distingue nettement des *realia*. Pour lui, les culturèmes sont un concept métalinguistique, et il les définit comme « unité minimale d'interface entre les deux codes [langue et culture]. Les culturèmes peuvent être décrits comme des symboles culturels extra-linguistiques, qui se comportent comme des modèles métaphoriques, motivant les expressions figuratives du langage (lexicales ou phraséologiques) »³ (2017 : 101). D'après lui, les culturèmes impliquent uniquement des significations idiomatiques dont le référent littéral avait auparavant une fonction symbolique « hors » du langage, comme un glissement d'un savoir non linguistique vers un langage. Ils composent un savoir partagé qui crée des allusions implicites aux coutumes, à la mythologie, à l'agriculture, à la médecine traditionnelle, etc (*ibid.*). Les culturèmes et les *realia* ne sont pas les mêmes, car les *realia* sont les « écarts lexicaux » dans d'autres langues où le référent n'existe pas, alors que le référent littéral pour le culturème peut exister à plusieurs endroits. Cependant, les *realia* peuvent devenir un culturème si leur référent a une fonction symbolique extra-linguistique, comme c'est le cas de certains aliments qui peuvent symboliser la pauvreté, par exemple (*ibid.* 102).

3.3 *Realia* ou terme

Pour une compréhension complète des *realia*, il est important de souligner la différence entre eux et les termes précisément parce que ces deux domaines partagent de nombreuses similitudes. Tout d'abord, les termes désignent un concept, un objet ou un phénomène concret. Donc, ils ne sont pas polysémiques et n'ont plus de synonymes, et bien souvent ils sont d'origine étrangère – tout comme les *realia*. De ce fait, de nombreux vocables se trouvent à cette frontière entre les termes et les *realia*, ce qui rend difficile de dire à quoi ils appartiennent. Il y a aussi des cas où une unité lexicale, en regardant les caractéristiques données des *realia* et des termes sur papier, peut être considérée les deux en même temps (Florin, Vlahov, 1980 : 8).

Cependant, en ce qui concerne leurs différences, nous pouvons d'abord souligner que les *realia* appartiennent au lexique sans équivalent, alors que les termes ont généralement des

³ C'est nous qui traduisons.

unités de traduction adéquates dans la langue cible. De plus, nous rencontrerons principalement des termes utilisés dans la littérature scientifique du domaine spécifique où ils sont utilisés dans le but de nommer un concept spécifique. En revanche, on trouvera le plus souvent des *realia* dans la littérature littéraire où ils contribuent à représenter la couleur locale ou la couleur d'une certaine époque, bien que l'on puisse les rencontrer dans un texte scientifique où ils auront la fonction d'un terme ordinaire (*ibid.* 8-9).

Une autre différence très importante réside dans la manière et le chemin d'adoption parmi les autres langues. Le terme, puisqu'il n'est pas caractérisé par une coloration nationale, « n'appartient » à aucune nation, et avec la diffusion du terme qu'il représente, il entre dans d'autres langues comme leur propre terme, quelle que soit l'origine du terme donné. D'autre part, le mot *realia* appartiendra toujours au peuple dont il est issu, et il entre le plus souvent dans les langues étrangères par la littérature ou les médias et reste dans la langue étrangère pour une durée indéterminée, parfois plus courte et parfois plus longue, et souvent devient partie intégrante de cette langue en l'enrichissant. Il existe de nombreux *realia* utilisés au niveau international et qui sont aussi répandus que les termes, mais ils diffèrent toujours selon le domaine d'utilisation, et même avec de tels *realia*, bien qu'ils soient de diffusion internationale, il reste néanmoins une couleur nationale ou historique, même si au premier abord elle semble peut-être imperceptible (*ibid.* 9).

L'origine des termes a été déjà mentionnée plus haut dans le texte, où l'on peut voir une autre différence entre ces deux domaines apparemment similaires. En effet, alors que les *realia* sont des mots populaires qui représentent la vie et la pensée de leur peuple et que, pour cette raison, il est tout à fait logique qu'ils apparaissent naturellement, les termes sont le plus souvent créés artificiellement en reformulant des mots déjà existants ou en empruntant des noms latins et grecs afin de formuler une nouvelle dénomination. C'est précisément pour cette raison qu'un *realia* se caractérise par sa facilité d'utilisation générale, son étendue et sa familiarité parmi les locuteurs natifs, et d'autre part, par son caractère étranger parmi les locuteurs de la langue de traduction (*ibid.* 9-10).

Grâce au développement toujours croissant de la transmission de l'information, mais aussi aux progrès technologiques et scientifiques d'aujourd'hui, les termes pénètrent plus facilement dans la vie et l'usage quotidiens des gens, d'où une tendance à la terminologie mais en même temps à une déspecialisation. Compte tenu de cette circonstance, ainsi que du fait déjà mentionné que les *realia* se transforment facilement en termes et vice versa, pour déterminer si

une unité linguistique est un mot *realia* ou un terme, il faut toujours considérer la couleur nationale et/ou historique, le type de littérature dans laquelle il est mentionné et le contexte général dans lequel il se trouve (*ibid.* 11-12).

3.4 La classification

Chaque langue contient un grand nombre de *realia*, chacun ayant sa propre forme lexicale, ainsi que ses propres particularités phonétiques et morphologiques. Se pose la question de leur catégorisation et de leur classement, c'est-à-dire de la nécessité de leur classification, ce qui aiderait à deux égards. Premièrement, cela organiserait ce lexique spécifique de chaque langue et lui donnerait un sens, et cela aiderait le traducteur à prendre des décisions de manière à voir la place qu'occupe le mot *realia* en question et donc à évaluer son importance dans le contexte de la traduction (Mosienko, 2005 : 157).

Comme cela a déjà été mentionné, plusieurs théoriciens ont abordé l'élaboration du concept de « *realia* », et nous rencontrons ainsi plusieurs classifications différentes de *realia* guidées par différentes priorités et critères de classement, mais la classification d'objet la plus détaillée et la plus complète a été donnée par Sergei Vlahov et Sider Florin dans leur ouvrage théorique déjà mentionné, et c'est pourquoi nous présenterons seulement cette catégorisation (1980 : 51-56) :

1) les *realia* géographiques :

- a) les noms des objets géographiques et météorologiques (tornado, steppe, fjord),
- b) les noms des objets géographiques liées aux activités humaines (polder),
- c) les noms des espèces endémiques (kiwi, yéti, koala) ;

2) les *realia* ethnographiques :

- a) la vie quotidienne : la nourriture et les boissons (empanada, koumis), les vêtements (kimono), les logements, les meubles et la vaisselle (igloo, amphora), le transport (fiacre, gondola), les autres (bouse séchée, makhorka)
- b) le travail : les travailleurs (gaucho), les outils de travail (machette), l'organisation du travail (rancho),

- c) l'art et la culture : la musique et les danses (blues, tango), les instruments de musique (balalaïka), le folklore (saga), le théâtre (commedia dell'arte), les autres arts et objets d'art (ikebana), les artistes (geisha), les coutumes et les rituels (Ramadan, Koliada), les fêtes et les jeux (Jour de la Victoire, gorodki), la mythologie (Baba Yaga), les cultes (derviche), le calendrier (été indien),
- d) les caractérisations ethniques : les ethnonymes (Bantu), les surnoms (humoristiques ou offensants : gringo, gorille),
- e) les unités de mesure et les monnaies (acre, rouble) ;

3) les *realia* sociologiques et politiques :

- a) les divisions administratives et territoriales : les unités administratives et territoriales (département, oblast), les établissements humains (aoul, khoutor), les éléments d'établissements humains (arrondissement),
- b) les organes et les fonctions (duma, khan),
- c) la vie sociale et politique : les activités et les personnalités politiques (bolchévique), les mouvements patriotiques et sociaux (Partisan), les phénomènes et les mouvements sociaux (NEP), les titres, les grades, la fonction (agrégé, duc), les institutions (Narkompros), les institutions éducatives et culturelles (médersa), les classes sociales et les castes (bourgeoisie, Junker), les signes et symboles de classe sociale (fleur de lys),
- d) les *realia* militaires : les divisions (légion, horde), les armes (arquebuse), l'équipement (shako), personnel militaire (ataman).

3.5 La traduction des *realia*

Le problème de la traduction des *realia* peut être réduit à deux difficultés fondamentales. Le premier problème est que dans la langue de traduction, il n'y a pas d'unité lexicale correspondante, c'est-à-dire d'équivalent, puisqu'il n'y a pas d'objet (réfèrent) que le mot *realia* désigne dans cette langue. Le deuxième problème concerne le transfert de connotation, c'est-à-dire la couleur nationale et historique du *realia* donné, qui est également important pour la traduction en dehors de la sémantique du *realia* lui-même (Florin, Vlahov, 1980 : 80).

Comme pour d'autres problèmes dans le domaine de la traduction, il n'existe pas de formule unique pouvant être appliquée à tous les cas comme solution idéale unique. Dans le cas des *realia*, le traducteur a une tâche difficile, mais il peut faciliter son travail s'il maîtrise bien la théorie et ses connaissances de base, s'appuie sur son expérience passée, son intuition et sa maîtrise suffisante des langues avec lesquelles il travaille. En plus de tout cela, il doit aborder les *realia* au cas par cas et, tout d'abord, prendre en compte le contexte dans lequel il se situe et finalement décider quelle est la manière optimale de traduction dans une situation donnée (*ibid.* 80).

Avant d'énoncer et d'expliquer des méthodes établies de traduction des *realia*, il est nécessaire de comprendre et de saisir correctement les *realia* et leur rôle dans le texte original. L'auteur d'une œuvre littéraire introduit généralement un mot *realia* inconnu pour présenter un lieu étranger dans le roman ou une vie quotidienne différente. Ces éléments étrangers chez le lecteur introduisent un « épreuve d'étranger » et doivent être introduits dans le texte de telle manière qu'ils ne rendent pas la lecture du texte difficile, mais transmettent plutôt la couleur régionale/nationale et historique spécifique souhaitée (*ibid.*).

Ainsi, le *realia* inconnu pour le lecteur de l'original est introduit avec le plus de succès dans le texte lorsque le lecteur en fait l'expérience de manière naturelle, sans que l'auteur ait besoin d'utiliser des moyens spéciaux pour la comprendre, mais le *realia* il-même est expliqué dans le reste du texte de manière non évidente. Quant aux *realia* internationaux, qui sont des *realia* déjà très connus car ils se sont largement répandus au fil du temps et que le lecteur de la langue source s'en fait déjà une idée (par exemple *gondole*, *sombrero*), l'auteur du texte dans la plupart des cas ne les explique pas davantage pour cette raison. Cependant, le traducteur doit quand même y prêter attention et vérifier si le mot également existe dans la langue de la traduction, si sa signification correspond à celle de la langue d'originale et quelle est sa forme graphique et phonétique dans la langue de la traduction. De même, les *realia* régionaux n'ont pas besoin d'être expliqués davantage dans l'original, puisque le peuple chez qui ils sont utilisés les connaissent bien (*ibid.* 81).

Il arrive souvent que l'auteur et le traducteur s'appuient trop sur le reste du contexte, c'est-à-dire que le lecteur comprendra le mot *realia* énoncé par le sens. Ils estiment que les autres informations contenues dans le texte suffisent à en distinguer le sens et à ressentir l'atmosphère souhaitée, et à ne pas déranger le lecteur avec des explications supplémentaires inutiles. Par exemple, S. Vlahov et S. Florin citent un auteur soviétique qui, dans son livre littéraire

« Rendez-vous avec la Californie », mentionne deux *realia* dans la même phrase, la boisson tequila et l'expression *amigos* : « [...] quand le guitariste a découvert que deux amigos russes étaient assis dans son restaurant, en train de rafraîchir des plats épicés avec de la tequila mexicaine, il a éclaté : "Hé, allons-y !" [...] »⁴. Dans ce cas, l'auteur estime que l'appellation *amigos*, c'est-à-dire ami, est suffisamment répandu pour que le lecteur sache qu'il s'agit d'un mot espagnol, et donc l'auteur estime que le lecteur peut conclure que la tequila est une boisson mexicaine, même s'il ne peut pas savoir exactement de quel type de boisson il s'agit. À partir de cet exemple, nous voyons comment l'auteur présume que l'atmosphère souhaitée est suffisamment ressentie par rapport au reste du contexte et que les lecteurs ne doivent pas être surchargés d'explications supplémentaires de ces *realia* (*ibid.* 82). Il arrive aussi que l'auteur n'explique pas un *realia* clairement inconnu des lecteurs, surestimant ainsi leurs connaissances de base. Cela concerne particulièrement les auteurs qui écrivent sur des sujets historiques (*ibid.* 83). Certains auteurs pensent que le lecteur se débrouillera et surmontera le *realia* inconnu en recherchant le sens dans le dictionnaire. Cependant, Vlahov et Florin estiment qu'il existe une très faible chance qu'un lecteur qui lit pour le plaisir ouvre le dictionnaire et en cherche en outre le sens. De plus, l'explication du *realia* dans le glossaire à la fin du livre ou dans des commentaires supplémentaires n'est pas la solution la plus idéale, car elle détourne l'attention du lecteur du texte principal et de la narration (Vernigorova, 2010 : 185).

Une compréhension erronée ou incomplète du mot *realia*, que ce soit dans le texte original ou dans le texte traduit, conduit le lecteur à en comprendre le sens dans un sens déficient, « endommagé », où le contenu sémantique n'atteint pas du tout la conscience du lecteur. Cela pose la question de savoir comment, à tout le moins, le *realia* peut être souligné comme quelque chose d'étranger : en mettant des mots entre guillemets, en écrivant en italique ou en laissant l'écriture originale (par exemple, laisser un mot en latin dans un texte cyrillique). Mais cette insistance sur le fait qu'il s'agit de quelque chose de différent et de « spécial », bien sûr, n'est pas suffisante pour que l'audience comprenne le sens de ce *realia*. C'est pour cette raison que les auteurs et traducteurs utilisent toute une gamme de moyens auxiliaires pour faciliter la compréhension des mots étrangers, et les moyens idéaux sont choisis en tenant compte du style souhaité de l'auteur, mais aussi de l'importance du sens du mot *realia* (Florin, Vlahov, 1980 : 84).

⁴ C'est nous qui traduisons.

Le problème de la compréhension et finalement de la présentation des *realia* est très important pour le traducteur, puisque leur introduction dans le texte est déterminée en fonction de deux circonstances. La première circonstance concerne la place du *realia* dans l'original, et donc la manière dont l'auteur l'interprète et le comprend. Et en revanche, elle est déterminée par les moyens que le traducteur utilisera pour en révéler le sens, sauf dans le cas où il considère que le contenu du mot *realia* est suffisamment clair d'après le contexte (*ibid.* 86).

3.6 Les procédés et les circonstances de la traduction de *realia*

Les *realia* et les difficultés auxquelles le traducteur est confronté lors de sa traduction ont été largement expliquées dans notre mémoire de master, ainsi que toutes les autres particularités entourant ces mots complexes à traduire. On a déjà dit qu'il était possible de transférer les *realia* dans la langue cible, mais ce n'est qu'une question de degré d'adéquation et de méthode. C'est pourquoi, dans cette partie de notre travail, nous présenterons, selon S. Vlahov et S. Florin, des méthodes de transmission de *realia* qui peuvent aider les traducteurs à trouver une solution optimale.

En général, ils les divisent en deux procédures fondamentales : la transcription et la traduction, qui inclue plusieurs manières différentes de traduire les *realia*, à savoir les néologismes, la traduction approximative et la traduction contextuelle (*ibid.* 87).

1. La transcription de *realia* signifie le transfert dans la langue de traduction à l'aide de moyens graphiques de la langue originale, en essayant autant que possible de conserver la forme phonétique originale du mot (*ibid.* 87). Ainsi, par exemple, nous avons le mot *kroasan* du français « croissant », qui est entré dans la langue croate sous l'influence de la langue et de la culture française et qui signifie un type de pâte feuilletée légère. Cet outil est souvent utilisé par les traducteurs, que ce soit leur désir ou dans un cas donné c'est la seule solution possible, car ainsi sont résolus les deux principaux problèmes liés aux *realia* déjà mentionnés, à savoir l'absence d'équivalents et le problème de transfert de connotation dans la langue cible. Cependant, choisir la transcription et non la traduction dans certains cas peut rendre difficile la compréhension du texte traduit (*ibid.*).

2. Et la deuxième manière de transférer les *realia*, déjà évoquée, est la traduction, c'est-à-dire le remplacement de *realia*, qui est utilisée lorsque la transcription n'est ni souhaitable ni

possible. La traduction des *realia* implique plusieurs possibilités différentes pour résoudre ce problème, la première étant l'introduction de néologismes (*ibid.* 88).

a) Les néologismes dans la traduction des *realia* sont un moyen efficace de conserver à la fois le contenu et la connotation des *realia*, ce qui devrait permettre d'obtenir l'effet original dans le texte traduit (*ibid.* 89). Cependant, cette manière de traduire le *realia* n'est pas la plus courante, puisque ce sont les gens qui forment le langage, et bien moins souvent un seul auteur (*ibid.* 90). Les néologismes peuvent être principalement des calques, c'est-à-dire des mots formés selon les éléments traduits littéralement à partir d'expressions dans la langue originale, qui préserve toujours fidèlement le contenu du *realia*, mais pas sa coloration (*ibid.* 89). A titre d'exemple, on peut citer le mot croate « pravopis », qui est un calque de l'allemand « Rechtschreibung » et du français « orthographe »⁵. Les néologismes peuvent également être des demi-calques, qui sont formulés d'une part à l'aide du matériel de la langue source et d'autre part de la langue cible. Ce sont donc des mots nouveaux, mais partiellement empruntés (*ibid.*). Nous avons ainsi le nom croate de l'organisation de monarchies victorieuses de l'Empire napoléonien « Sveta alijansa », dans lequel la deuxième partie du syntagme n'est pas traduite du mot français « alliance »⁶. Comme troisième type de création d'un nouveau mot, on peut citer l'appropriation, c'est-à-dire l'adaptation d'un *realia* étranger basée sur le matériel de la langue originale, tout en conservant l'aspect phonétique du *realia*, par exemple *concierge* (fr) – *konsijerž* (cro). Il n'est pas rare que ce type de transfert perde une partie du contenu de *realia*, comme c'est le cas de certains plats qui portent le même nom dans plusieurs pays, même si le plat est légèrement différent dans chacun (*ibid.*). Par exemple, les pommes de terre et les haricots verts ne sont traditionnellement jamais ajoutés à la salade niçoise en France, comme cela est normal dans d'autres pays parmi les nombreuses variantes de cette salade. Ainsi en Croatie on trouvera également une variante de ce plat avec des haricots verts ou des pommes de terre. Et enfin, le dernier type est un néologisme sémantique qui désigne un nouveau mot (ou un nouveau syntagme) inventé par le traducteur lui-même afin de transmettre avec succès le sens du mot *realia*, et il diffère du calque en ce qu'il n'a aucun rapport étymologique avec le mot original (*ibid.*).

b) Comme autre méthode de traduction, S. Vlahov et S. Florin mentionnent la traduction approximative, qui, selon leurs données, est la stratégie la plus utilisée pour traduire les *realia*. Cependant, la connotation originale n'est presque jamais transmise de cette façon, et même le

⁵ https://hjp.znanje.hr/index.php?show=search_by_id&id=eVhkXRk%3D&keyword=pravopis

⁶ https://hjp.znanje.hr/index.php?show=search_by_id&id=fF5mWQ%3D%3D&keyword=alijansa

contenu n'est pas toujours transmis de la manière la plus précise possible, puisqu'il s'agit d'un remplacement, c'est-à-dire d'une traduction, par un mot à connotation neutre, et il existe plusieurs variantes de cette méthode de traduction (*ibid.* 90).

La première est une substitution généralement appelée généralisation en traductologie, de sorte que le *realia* de la langue originale est transmis par un mot au sens plus large et plus général, par lequel le traducteur sacrifie consciemment la couleur nationale et/ou historique dans le but de transmettre l'idée du sujet (*ibid.* 90-91). Prenons par exemple la boisson vitaminée instantanée croate « Cedevita », dont ils n'ont certainement pas entendu parler en France. On pourrait le traduire en français selon cette méthode en généralisant simplement avec son hyperonyme « boisson instantanée ». Une autre variante de traduction approximative est le remplacement du *realia* par un analogue fonctionnel, par exemple la traduction d'un instrument inconnu dans la culture cible par un instrument bien connu, ou la traduction d'un type de jeu par un jeu populaire dans la culture cible, obtenant ainsi un effet similaire sur le lecteur de la traduction comme sur les lecteurs du texte original (*ibid.*). De cette manière, un vin doux servi au dessert, le « Prošek » de Dalmatie, pourrait être traduit en français : au lieu d'expliquer ou de généraliser, on peut trouver un vin doux de France (par exemple, Rasteau VDN) et ainsi le traduire par un analogue fonctionnel. Ensuite, la description, l'explication et l'interprétation des *realia* sont utilisées le plus souvent lorsqu'il n'existe pas d'autre moyen adéquat. Dans les cas où, par souci de contexte, on ne peut pas retranscrire le mot *realia* car cela confondrait trop le lecteur, on peut simplement expliquer son contenu en quelques mots (*ibid.*). De cette façon, nous pourrions clairement traduire en français l'un des fromages croates les plus célèbres appelé « Paški sir ». Par exemple, on peut écrire l'explication « un fromage de brebis de l'île de Pag » ou simplement « de Croatie ».

Comme son nom l'indique, cette méthode de traduction n'est pas la plus adéquate, même si elle est la plus populaire, car elle ne rend pas pleinement le contenu des *realia*, et quant à la couleur locale et historique, le lecteur ne peut que les deviner (*ibid.* 92).

c) Le dernier sous-type de traduction de *realia* est la traduction contextuelle, où le contexte est considéré comme un facteur déterminant dans un cas spécifique et la signification de *realia* du dictionnaire est apportée par des mots qui transmettent le sens de ce *realia* par correspondance contextuelle et logique. Par conséquent, le mot *realia* n'est pas traduit comme une unité lexicale, mais plutôt comme sa signification relationnelle, et il est donc caractéristique

de cette méthode de traduction qu'il n'y ait pas de mot de traduction correspondant dans le texte, ce qu'on appelle traduction zéro en traductologie (*ibid.* 93).

Qu'il s'agisse d'une traduction approximative ou contextuelle, on retrouve finalement dans le texte d'arrivée un choix neutre et plutôt sans caractère, qui aboutit un mot *realia* à pratiquement disparaître. C'est là que se pose la question du bon choix parmi toutes ces stratégies de traduction des *realia*. Chacun des méthodes ci-dessus n'est pas bon si elle est utilisée de manière inappropriée et aussi le traducteur doit déterminer ses avantages et ses inconvénients pour chacun. Il est donc très important que le traducteur soit conscient de plusieurs variables qui le guideront sur le chemin difficile menant au choix optimal pour chaque cas individuel (*ibid.* 93).

La première décision qu'un traducteur doit prendre est de choisir entre transcription et traduction. Il faut se demander lequel de ces deux modes de transmission sera le plus élégant et le plus naturel, sans perturber la narration, avec un minimum de pertes et pour réussir à transmettre l'atmosphère de l'œuvre et le sens même de ce nouveau vocable pour le lecteur (*ibid.* 94). Les variables déjà mentionnées, qui peuvent être divisées en cinq points, l'y aideront.

1. Le premier concerne le type et le caractère du texte. Ainsi, par exemple, dans un texte scientifique, les *realia* que nous rencontrons ne sont probablement pas du tout des *realia*, mais des termes qui ont leur équivalent dans la langue cible, donc on les traduit avec le terme. Dans un texte littéraire à caractère aventureux, un élément d'exotisme et de différence serait introduit à l'aide de la transcription, tandis que dans la littérature jeunesse, il est recommandé d'éviter complètement la transcription. En revanche, dans les œuvres de vulgarisation scientifique, il est préférable d'utiliser la transcription et l'explication en note de bas de page en raison du caractère très didactique de ce type de texte (*ibid.* 94).

2. Le contexte affecte le choix de la méthode de telle sorte que le *realia* peut jouer un rôle plus ou moins important dans le texte, selon son importance sémantique, la concentration de l'attention du lecteur sur lui ou l'intensité de sa coloration. Un autre facteur clé est de savoir si ce mot *realia* dans l'original est étranger ou natif de la langue d'origine, c'est-à-dire interne. Si le *realia* est étranger au lecteur original, l'auteur a certainement dû veiller dans le texte à clarifier le sens de ce mot à travers le contexte ou par tout autre moyen, ce qui facilite le travail du traducteur et ce genre de *realia* est le plus souvent traduit par transcription. D'un autre côté, il est beaucoup plus difficile pour le traducteur de transmettre le mot *realia* qui ne ressort pas dans le texte original et qui est « naturelle » dans la langue source, car dans le cas du choix de la

transcription de tels mots, ils deviennent prédominants dans la traduction du reste du texte, ce qui perturbe l'équilibre originel de la forme de l'œuvre. Par contre, la traduction perd souvent la couleur caractéristique nationale et/ou historique de *realia*. Vlahov et Florin concluent que la transcription est préférable dans les cas où une plus grande attention est déjà portée au *realia* donné dans l'original et lorsqu'il comporte une signification sémantique importante (*ibid.* 95-96).

3. Le type et le caractère des *realia* constituent un autre paramètre clé. Le niveau de connaissance du *realia* dans la culture cible est important, c'est-à-dire si le mot figure déjà dans le dictionnaire et est connu de la plupart des locuteurs de la langue de traduction, comme le *toréador*, *franc* ou le *bolchévique*. Dans ces cas, la transcription est déjà établie et par conséquent un choix obligatoire. Plus problématiques sont les *realia* nationales, régionales et locales dans la culture source, mais selon la logique de traduction déjà évoquée, celles qui sont plus sémantiquement actives seront transcrites, tandis que le reste pourra être traduit (*ibid.* 98-99).

4. Le choix entre transcription et traduction dépend en grande partie de la paire de langues à partir de laquelle et vers laquelle le texte est traduit. Ainsi, nous devons prendre en compte les caractéristiques grammaticales, les tendances de la langue cible dans la formation de mots, l'affinité mutuelle des langues et des cultures et l'inclination de la langue de traduction à accepter et à adopter des mots étrangers. Certaines cultures sont plus enclines à accepter les mots étrangers et donc la culture étrangère, et cela peut être influencé dans une large mesure par les circonstances historiques dans lesquelles une culture influence et laisse sa marque sur une autre (*ibid.* 100-102). A titre d'exemple, on peut citer la culture française, qui, en raison de sa domination dans le passé, a laissé de nombreux mots en anglais et en allemand, alors qu'aujourd'hui, à cause d'Internet, on constate la prédominance de l'anglais.

5. Le dernier point concerne le lecteur de la traduction, puisque le texte concerné est traduit juste pour lui. L'un des principaux objectifs de la traduction est la communication et le transfert d'informations, et si le lecteur ne comprend pas le *realia* véhiculé, le rôle de la traduction n'est pas atteint. Quelle que soit la méthode choisie, il faut s'efforcer de préserver les sentiments et les expériences ressentis par le lecteur de l'original, et cela, selon Vlahov et Florin, est l'aspect le plus important. Le traducteur doit savoir comment le lecteur de l'original perçoit le mot *realia*, et d'autre part, comment le lecteur final acceptera et interprétera sa stratégie de transmission.

Tout écart doit être compensé car c'est le traducteur qui doit savoir préserver cet équilibre entre eux (*ibid.* 103).

4. Traduction

TEXTE SOURCE

TRADUCTION

<p>Quelques considérations théoriques sur les limites de la traduction du culturel</p> <p>FORUM Vol. 2 :2, pp. 73-94, 2004</p> <p>M. Lederer</p> <p>Professeur émérite à l'Université Paris III (ESIT)</p> <p>I. Introduction</p> <p>Cet article souhaite attirer l'attention sur deux points : d'abord que bien des choses qui se disent et s'écrivent à propos de la traduction du culturel méritent sans doute d'être révisées ou tout au moins relativisées à la lumière de l'époque que nous vivons et des progrès technologiques qu'elle apporte avec elle, ensuite que les difficultés qui subsistent néanmoins dans la transmission des traits culturels seront plus facilement surmontées si le traducteur dispose pour le guider de quelques principes théoriques explicites.</p> <p>II. De quelques évidences à relativiser</p> <p>Maurice Pergnier (1973 : 26) a écrit que « <i>[i]l n'est rien de plus tenace que les pseudo-évidences, en dépit des mille démentis que lui apporte l'expérience. La traduction, comme tout ce qui a trait au langage, est un des domaines privilégiés de ces fausses</i></p>	<p>Nekoliko teorijskih razmatranja o ograničenjima prevođenja kulture</p> <p>FORUM Vol. 2 :2, str. 73-94, 2004</p> <p>M. Lederer</p> <p>Professor emeritus na Sveučilištu Sorbonne Nouvelle – Pariz 3 (ESIT)</p> <p>1. Uvod</p> <p>Ovaj članak želi skrenuti pozornost na dvije činjenice: prvo, da mnoge stvari koje se govore i pišu o prevođenju kulture nedvojbeno zaslužuju reviziju ili barem stavljanje u kontekst vremena u kojem živimo i tehnološkog napretka koje ono sa sobom nosi, te da će se poteškoće koje ipak opstaju u prijenosu kulturnih obilježja lakše prevladati ako prevoditelj raspolaže s nekoliko eksplicitnih teorijskih načela koja ga vode.</p> <p>II. Nekoliko tvrdnji koje treba redefinirati</p> <p>Maurice Pergnier (1973: 26) napisao je da „unatoč tisućama poricanja koje iskustvo nosi sa sobom ne postoji ništa otpornije od pseudočinjenica. Prijevod je, kao i sve što je povezano s jezikom, jedno od žarišnih</p>
--	---

évidences qui, pour n'être étayées par rien, et bien que constamment mises en défaut, ne continuent pas moins leur carrière en résistant à toutes les épreuves et contre-épreuves de la pratique ». Il écrivait ceci à propos de l'idée encore très répandue aujourd'hui que pour traduire, il suffit de remplacer un mot d'une langue par un mot d'une autre, et ainsi de suite jusqu'à la fin du texte. J'élargirai quant à moi la portée de cette affirmation à ce qui se dit et s'écrit à propos de la traduction du culturel. Il me semble en effet qu'il existe beaucoup de fausses évidences, ou en tout cas d'évidences quelque peu dépassées à propos de la traduction du culturel, et qu'il conviendrait de revoir les discours sur la traduction et en particulier sur la traduction du culturel, pour faire le point à leur propos.

1. La première évidence à relativiser, qui repose sur le constat parfaitement correct que la traduction n'est pas l'original, est l'équation: 'traduction' = 'perte'. Considérons objectivement le phénomène « traduction », et nous constatons que toute traduction, qu'elle soit excellente ou de qualité médiocre, apporte du nouveau au public récepteur. Bien des auteurs ne soulignent dans la traduction que le côté négatif, d'ailleurs souvent exagéré, les 'pertes', 'l'entropie' par rapport au texte d'origine, alors que la traduction, bonne ou

područja ovih lažnih tvrdnji koje, iako ničim potkrijepljene i evidentno manjkave, ipak nastavljaju svojim tijekom odolijevajući svim argumentima i protuargumentima prakse.“ Ovo je napisao u vezi sa i danas vrlo raširenom idejom da je za prijevod dovoljno riječ iz jednog jezika zamijeniti riječju iz drugog i tako do kraja teksta. Sa svoje strane, proširit ću opseg ove tvrdnje na ono što je rečeno i napisano o prevođenju kulture. Čini mi se da postoji mnogo lažnih tvrdnji, ili u svakom slučaju donekle zastarjelih o prevođenju kulture, te bi trebalo revidirati diskurs o prevođenju, a posebno o prevođenju kulture kako bismo ih preispitali.

1. Prvu tvrdnju koju treba propitati, a koja se temelji na potpuno ispravnoj činjenici da prijevod nije izvornik, jest jednadžba: „prijevod“ = „gubitak“. Razmotrimo objektivno fenomen „prijevoda“ i vidjet ćemo da svaki prijevod, bio izvrstan ili osrednje kvalitete, donosi čitatelju nešto novo. Mnogi autori naglašavaju samo negativnu stranu prijevoda, često i pretjeranu, „gubitke“, „entropiju“ u odnosu na izvorni tekst, ali prijevod, dobar ili čak loš, uvijek je pozitivan element, obogaćenje za čitatelje i općenito za ciljnu kulturu.

même mauvaise, est toujours un élément positif, un enrichissement pour les lecteurs en particulier et pour la culture d'arrivée en général. Si l'on s'extrait d'une réflexion trop myope sur la traduction et si l'on prend un peu de hauteur, on ne peut que constater que le monde serait plus pauvre, plus ignorant en l'absence de traduction, grâce à laquelle nous avons au cours des siècles fait petit à petit la connaissance de l'étranger. Cessons donc de regarder la traduction par le petit bout de la lorgnette et de nous lamenter des 'pertes' qu'elle entraîne, pour nous féliciter de l'apport qu'est son existence même.

2. La seconde évidence à relativiser de nos jours est celle de l'« épreuve de l'étranger » que la traduction représenterait pour le lecteur. La transmission du culturel a fait couler beaucoup d'encre, des « belles infidèles » à l'« exotisation » et à l'« ethnocentrisme ». Ne serait-il pas temps en ce XXI^e siècle de réviser qui a été dit jusqu'à présent sur le rejet de l'étranger par le public lecteur des traductions, et donc sur les adaptations effectuées par le traducteur qui dénaturent le texte original. L'ignorance et donc le refus d'accepter l'Autre étaient peut-être réels dans les siècles passés ; je ne pense pas que, pour la traduction, cela soit encore entièrement vrai à l'heure actuelle. Les médias de toutes sortes nous plongent tous les jours dans des mondes qui ne sont pas les

Odmaknemo li se od previše ograničenog razmišljanja o prijevodu i uzmemo u obzir malo širu perspektivu, možemo vidjeti da bi svijet bio siromašniji i neukiji da nema prijevoda zahvaljujući kojemu smo se stoljećima postupno upoznavali s tuđinom. Stoga prestanimo gledati na prijevod kroz usku prizmu i žaliti za „gubicima“ do kojih dovodi, nego si čestitajmo na doprinosu koji predstavlja samo njegovo postojanje.

2. Druga tvrdnja koju danas treba redefinirati je ona o osjećaju da je tu nešto strano koji bi prijevod mogao predstavljati za čitatelja. Mnogo je napisano o prenošenju kulture, od „les belles infidèles“ do „postranjivanja“ i „etnocentrizma“. Ne bi li u ovom 21. stoljeću bilo vrijeme da se preispita ono što je do sada rečeno o činjenici da čitateljska publika prijevoda ne prihvaća ono što je strano, a samim tim i o preinakama prevoditelja koje iskrivljuju izvorni tekst. Neznanje, a time i odbijanje prihvaćanja Drugog, možda su bili stvarni u prošlim stoljećima, ali smatram da, što se tiče prijevoda, to nije u potpunosti točno u današnje vrijeme. Mediji svih vrsta svakodnevno nas uranjaju u svjetove koji nisu naši, ali za koje je teško reći da su nam potpuno strani: od Amerikanaca koji jedu

nôtres mais dont il est difficile de dire qu'ils nous restent totalement étrangers : des Américains mangeurs de hamburgers et porteurs d'armes à feu aux femmes afghanes cachées sous leur burkas, des enfants-soldats africains aux aborigènes d'Australie, y a-t-il encore quelque chose qui puisse nous étonner ? Nous nous méfions peut-être de l'Autre, nous jugeons ses mœurs étranges ou même ridicules, mais il ne nous est plus inconnu. L'admiral et Lipiansky (1989 : 143) ont raison d'écrire que « *[n]otre culture est de plus en plus une culture transnationale puisant ses éléments dans l'ensemble des cultures planétaires [...]* » et Cordonnier (1995 : 184) le confirme : « *Plus les informations diffusées par le canal de l'intertextualité seront abondantes, plus l'apport du non-dit de l'Autre diminue dans les traductions* ». En tant que lecteurs de textes traduits, nous possédons tous un bagage plus ou moins étendu qui nous permet d'aller à la rencontre de l'Autre. Cette familiarité croissante avec tout ce qui vit sous le soleil facilite grandement de nos jours la tâche de celui qui traduit des textes contemporains.

3. La troisième évidence à relativiser porte justement d'une part sur l'incapacité du traducteur d'appréhender la culture étrangère et, de l'autre, sur son impuissance à conserver intacts les traits culturels de l'original.

hamburgere i nose oružje do afganistanskih žena skrivenih pod burkama, od afričke djece vojnika do australskih Aboridžina, ima li još nešto što nas može iznenaditi? Možda smo sumnjičavi prema Drugom, njegov način života smatramo čudnim ili čak smiješnim, ali on nam više nije nepoznat. L'admiral i Lipiansky (1989: 143) u pravu su kada pišu da je „naša kultura sve više transnacionalna kultura koja svoje elemente crpi iz svih globalnih kultura [...]”, a Cordonnier (1995: 184) to potvrđuje: „Što više informacija bude dostupno putem intertekstualnosti, to se u prijevodima sve više smanjuje doprinos neizrečenog Drugoga.” Kao čitatelji prevedenih tekstova, svi mi imamo više ili manje opsežno iskustvo koje nam omogućuje susret s Drugim. To rastuće poznavanje svega što postoji uvelike olakšava posao onima koji danas prevode suvremene tekstove.

3. Treća tvrdnja koju treba redefinirati tiče se upravo, s jedne strane, prevoditeljeve nesposobnosti da razumije stranu kulturu i, s druge strane, nemogućnosti da zadrži kulturne značajke izvornika netaknutima.

<p>L. Venuti (1995 : 306) parle de « irreducible cultural differences » et de « unbridgeable cultures » et selon A. Brisset (1998 : 38-9) « <i>l'interprétation des textes s'accompagne nécessairement d'une 'compréhension préalable' dont l'interprète dispose dès le départ, un 'système de références' »</i>. Par cela elle entend « <i>la culture du traducteur (y compris les représentations symboliques qui constituent son 'bagage cognitif')</i> ». Au stade de la compréhension, les schémas culturels du traducteur le mettraient donc dans l'impossibilité d'assimiler la culture étrangère et, aveuglé qu'il serait par sa propre origine culturelle, il ferait obligatoirement une interprétation 'subjective' du texte à traduire.</p> <p>Quant au stade de l'expression du traducteur, selon Venuti (1995 : 18) « <i>whatever difference the translation conveys is [now] imprinted by the target-language culture, assimilated to its position of intelligibility, its canons and taboos, its codes and ideologies</i> ». Pour lui, le seul fait de passer à une autre langue infléchit l'œuvre originale en lui imposant les normes de la culture d'arrivée.</p> <p>Ces deux points de vue me semblent assez éloignés de la pratique de la traduction que nous vivons au jour le jour. J'ai écrit (1994 : 149) que « connaître, au delà de la langue, la 'culture' étrangère c'est connaître les 'choses' : événements, faits historiques, gastronomie, comportements collectifs,</p>	<p>L. Venuti (1995: 306) govori o „nesvodljivim kulturnim razlikama“ i „nepremostivim kulturama“, a prema A. Brisset (1998: 38-9) „tumačenje tekstova nužno prati "prethodno razumijevanje", odnosno "sustav referenci" koje prevoditelj ima od početka.“ Pod tim misli na „kulturu prevoditelja (uključujući simboličke prikaze koji čine njegovu "kognitivno zaleđe").“ U fazi razumijevanja, prevoditeljeve kulturne sheme onemogućavale bi mu asimilaciju strane kulture i, zaslijepljen vlastitim kulturnim podrijetlom, zasigurno bi „subjektivno“ interpretirao tekst koji treba prevesti.</p> <p>Što se tiče stupnja izražavanja prevoditelja, prema Venutiju (1995: 18) „koju god razliku koju prijevod prenosi [sada] je preoblikovana kulturom ciljnog jezika, asimilirana do razumijevanja, kanonima i tabuima, zakonitostima i ideologijama.” Po njemu, sama činjenica prelaska na drugi jezik mijenja izvorno djelo namećući mu norme ciljne kulture.</p> <p>Čini mi se da su ova dva gledišta prilično udaljena od prakse prevođenja s kojom se susrećemo svakodnevno. Napisala sam (1994: 149) da „poznavati, izvan jezika, stranu "kulturu" znači znati "stvari": događaje, povijesne činjenice, gastronomiju, kolektivno ponašanje, književna djela,</p>
--	--

œuvres littéraires, préjugés, bref tout le non-linguistique qui se cache derrière les mots ». Au plan théorique qui est celui auquel nous nous plaçons, le traducteur qui maîtrise bien la langue à partir de laquelle il traduit, en maîtrise aussi dans une large mesure la civilisation, et il me semble que A. Brisset se fait une idée bien pessimiste de la capacité d'ouverture de l'esprit humain. Certes, nombre de soit-disant traducteurs s'engagent dans des traductions sans avoir les compétences pour le faire. Il n'empêche que, théoriquement, le traducteur professionnel comprend la culture de ce qu'il est convenu d'appeler 'l'Autre' aussi bien qu'il en comprend la langue et qu'il est donc capable de s'approprier cette culture, de la faire sienne au point qu'il ne risque pas de l'interpréter à travers le prisme de sa culture maternelle. Le traducteur est bi-culturel. Il peut certes lui arriver d'avoir des lacunes (qui d'entre nous n'en a pas, et même parfois dans sa propre culture ?). Il devra alors savoir les combler. Mais au titre de ce bi-culturalisme, on doit lui faire crédit d'un minimum d'objectivité (ce qui ne veut pas dire 'transparence' : objectivité dans la compréhension, créativité dans la transmission ne sont pas exclusives l'une de l'autre).

Venuti (comme Brisset) ne s'intéresse qu'à la traduction littéraire et poétique, ce qui circonscrit de beaucoup le champ de la

predrasude, ukratko sve ono nelingvističko što se skriva iza riječi.“ Na teoretskoj razini, a to je ona na koju se postavljamo, prevoditelj koji dobro vlada jezikom s kojeg prevodi u velikoj mjeri vlada i njegovom kulturom, a čini mi se da A. Brisset ima vrlo pesimističnu predodžbu o otvorenosti ljudskog uma. Zacijelo, mnogi takozvani prevoditelji bave se prevođenjem, a da za to nemaju potrebne vještine. Međutim, u teoriji, profesionalni prevoditelj razumije kulturu onoga što se obično naziva „Drugo“ jednako kao što razumije jezik te je stoga sposoban prisvojiti tu kulturu i učiniti je svojom do te mjere da ne riskira tumačiti je kroz prizmu svoje materinske kulture. Prevoditelj je dvokulturalan. Svakako mu se može dogoditi poneka praznina (tko od nas nema neku, pa čak i ponekad u vlastitoj kulturi?). Tada će morati znati kako ih nadoknaditi. No sukladno s tim dvokulturalizmom, moramo mu priznati minimalnu razinu objektivnosti (što ne znači „transparentnost“: objektivnost u razumijevanju i kreativnost u prijenosu nisu međusobno isključivi).

Venutija (kao i Brisset) zanima samo književno i pjesničko prevođenje, što uvelike ograničava područje prevođenja. Njegovo

<p>traduction. Son réquisitoire contre ‘l’invisibilité du traducteur’ dans la littérature anglo-saxonne, accorde beaucoup de poids à l’influence de la langue d’arrivée et aux habitudes langagières qui lui sont propres mais passe sous silence l’inédit, l’inhabituel, l’inconnu que toute traduction apporte à ses lecteurs, malgré l’empreinte éventuelle que pourrait y apposer la culture d’arrivée.</p>	<p>protivljenje „nevidljivosti prevoditelja“ u anglosaksonskoj književnosti daje veliku težinu utjecaju ciljnog jezika i jezičnih navika specifičnih za njega, ali zanemaruje sve novo, neobično, nepoznato što svaki prijevod donosi svojim čitateljima unatoč mogućem otisku koji bi na njega mogla staviti ciljna kultura.</p>
<p>4. Enfin, dernière évidence à relativiser, l’impossibilité de transmettre les allusions d’une culture étrangère sans porter atteinte au texte de départ ; il s’agit là de l’idée préconçue qu’il faut transmettre tout ce à quoi l’allusion pourrait renvoyer chez le lecteur de l’original le plus éclairé, tel le critique littéraire. On pose que le traducteur trahit s’il se permet d’ajouter ou de retrancher un seul mot au texte de l’auteur. On verra plus loin ce qu’il en est. En tout état de cause, on trouve en ceci une erreur analogue à celle qui fait croire au profane que traduire serait obligatoirement rendre dans la langue d’arrivée l’ensemble des acceptions, la valeur d’un mot ou d’une expression hors contexte. Or d’une part, les allusions ne sont pas toujours comprises avec la même profondeur par tous les locuteurs de la langue dans laquelle elles sont faites. Leur saisie dépend de la composition du bagage cognitif de chaque lecteur individuel et de l’agilité de son esprit. En conséquence, si ‘perte’ il y a en</p>	<p>4. Konačno, posljednja tvrdnja koju treba redefinirati je nemogućnost prenošenja konotacija iz strane kulture bez narušavanja izvornog teksta. To je unaprijed stvorena ideja da je potrebno prenijeti sve na što bi konotacija mogla upućivati najprosvjećenijem čitatelju izvornika kao što je na primjer, književni kritičar. Vjeruje se da prevoditelj čini izdaju ako si dopusti dodati ili oduzeti ijednu riječ iz autorova teksta. Vidjet ćemo kasnije kakva je situacija s tim. U svakom slučaju, u ovome nalazimo pogrešku sličnu onoj zbog koje laik vjeruje da bi prevođenje nužno trebalo prenijeti na ciljni jezik sva značenja, vrijednost riječi ili izraza izvan konteksta. Međutim, s jedne strane, svi govornici istog jezika ne razumiju jednako sve konotacije. Njihovo shvaćanje ovisi o kognitivnom zaleđu svakog pojedinog čitatelja i hitrosti njegova uma. Sukladno tome, ako postoji „gubitak“ u prijevodu, on može biti i iz izvornika – činjenica koja se nikad ne spominje, a koju je ipak korisno</p>

<p>traduction, ‘perte’ il peut aussi y avoir à partir de l’original, fait qui n’est jamais mentionné et qu’il est pourtant utile de relever lorsqu’il s’agit de relativiser les discours sur la traduction. D’autre part, il ne suffit pas, lorsqu’on traduit, de considérer seulement l’ignorance du lecteur étranger à la civilisation d’origine, ce qui, selon certains, pousserait le traducteur au crime. Le traitement de l’allusion culturelle ne dépend pas uniquement des lacunes des lecteurs et de leur capacité à accueillir du nouveau, mais aussi de la fonction de l’allusion dans le texte, nous y reviendrons plus tard (III.1.2. et IV.2.2.).</p> <p>La traduction du culturel mérite néanmoins qu’on l’étudie, et c’est à la lumière des constatations que j’ai faites et des retouches que je me suis efforcée d’apporter à diverses ‘évidences’ que je vais passer en revue les catégories d’éléments culturels que l’on peut dégager, après quoi j’essayerai de montrer l’aide importante que quelques principes théoriques de base peuvent apporter à leur traduction, en servant de fil directeur pour la solution des problèmes qu’ils posent.</p> <p>III. Trois catégories d’éléments culturels</p> <p>Comme dans toute traduction, il y a deux temps dans la traduction du culturel : le stade de la compréhension et celui de la reformulation. La compréhension par le traducteur bi-culturel ne concerne pas le traductologue car, à moins de suivre A.</p>	<p>istaknuti kada je riječ o redefiniranju diskursa o prijevodu. S druge strane, nije dovoljno pri prevođenju uzeti u obzir samo neznanje stranog čitatelja o izvornoj kulturi, što bi, po nekima, prevoditelja nagnalo na loš izbor. Tretman kulturne konotacije ne ovisi samo o nedostacima čitatelja i njihovoj sposobnosti prihvaćanja novoga, već i o funkciji konotacije u tekstu, na što ćemo se vratiti kasnije (III.1.2. i IV. 2.2.).</p> <p>Prevođenje kulture ipak zaslužuje biti predmet proučavanja, a uzimajući u obzir moja zapažanja i primjedbe koje sam uputila raznim „tvrđnjama“, dat ću pregled kategorija kulturnih elemenata koji se mogu izdvojiti. Nakon toga ću pokušati prikazati koliku pomoć nekoliko osnovnih teorijskih načela koja služe kao vodič za rješavanje problema, može donijeti njihovom prijevodu.</p> <p>III. Tri kategorije kulturnih elemenata</p> <p>Kao i u svakom prijevodu, postoje dvije faze kod prijevoda kulture: faza razumijevanja i faza preoblikovanja. Ono što dvokulturalni prevoditelj razumije, ne tiče se traduktologa jer, osim ako se ne slijedi A. Brisset ili L. Venutija, to razumijevanje ne predstavlja</p>
--	---

Brisset ou L. Venuti, elle ne pose pas de problème d'ordre théorique, tout au plus des problèmes pratiques d'acquisition de connaissances. En revanche, la reformulation du culturel par le traducteur, malgré la familiarité croissante des lecteurs avec les cultures du monde, soulève un certain nombre de questions. Quels sont les éléments culturels que le traducteur peut avoir du mal à faire comprendre à ses lecteurs qui, eux, ne sont pas bi-culturels ? A y regarder de près, on s'aperçoit qu'on peut classer les éléments culturels en trois catégories : ceux qui sont extra-linguistiques, c'est-à-dire qui appartiennent à l'univers du discours, ceux qui sont indissociables de la langue, et une catégorie mixte, celle des allusions culturelles qui peuvent relever de l'une ou de l'autre catégorie. Ces divers types d'éléments ne soulèvent pas le même genre de difficultés et n'appellent pas les mêmes solutions.

1. Les éléments culturels extra-linguistiques

Lorsqu'on aborde la traduction des éléments culturels, on ne traite en général que de la seconde et d'une partie de la dernière catégorie, c'est à dire de tout ce qui se rattache à la langue, tels que termes culturels, noms propres, formules de politesses, métaphores mortes, dialectes, etc. On ne mentionne quasiment jamais les éléments culturels indépendants de la langue, apportés par le discours, sans doute du fait qu'ils ne

teorijski problem – u najboljem slučaju predstavlja praktične probleme usvajanja znanja. S druge strane, preoblikovanje kulturnog sadržaja nameće određeni broj pitanja unatoč sve većem poznavanju svjetskih kultura kod čitatelja. Koji su to kulturni elementi s čijim prijenosom bi prevoditelj mogao imati poteškoća ako želi da ga njegovi čitatelji, koji nisu dvokulturalni, razumiju? Gledajući pobliže, uočavamo da kulturne elemente možemo svrstati u tri kategorije: one koji su izvanjezični, to jest koji pripadaju domeni diskursa; one koji su neodvojivi od jezika i mješovitu kategoriju, onu kulturnih konotacija koje se mogu svrstati u jednu ili drugu kategoriju. Ove različite vrste elemenata ne izazivaju istu vrstu poteškoća i ne zahtijevaju ista rješenja.

1. Izvanjezični kulturni elementi

Kada pristupamo prevođenju kulturnih elemenata, uglavnom se bavimo samo drugom i dijelom zadnje kategorije, dakle svime što je vezano za jezik, kao što su to kulturni pojmovi, vlastita imena, uljudni izrazi, leksikalizirane metafore, dijalekti itd. Gotovo uopće ne spominjemo kulturne elemente neovisne o jeziku koje donosi diskurs, nedvojbeno zato što oni ne predstavljaju poseban problem s prijevodom.

<p>posent pas de problème spécifique de traduction. Pourtant, dans la transmission de la culture de l'Autre, ils jouent un rôle prépondérant. J'irais même jusqu'à avancer l'hypothèse que l'essentiel des civilisations étrangères est ainsi transmis.</p>	<p>No, u prenošenju kulture Drugog oni igraju primarnu ulogu. Čak bih otišla tako daleko i iznijela hipotezu da se najvažnije od stranih kultura prenosi na ovaj način.</p>
<p>1.1. Le récit et l'histoire qu'il raconte</p> <p>Le récit et l'histoire qu'il raconte sont reconnus par les narratologues comme pouvant passer relativement facilement d'une langue à l'autre. Le récit contient non seulement certains éléments ressortissant de l'éternel humain, mais aussi tout ce que le texte d'un auteur étranger peut charrier d'aspects inconnus ou étranges pour le lecteur de la traduction, aspects non directement liés à la langue et simplement véhiculés par elle.</p> <p>Pour illustrer mon propos, je m'appuierai sur une nouvelle du Coréen Hwang Sun-Won, co-traduite par Choi Mi-Kyung et Jean-Noël Juttet, <i>La chienne de Moknomi</i> (Zulma, 1995). On nous y conte la vie de paysans d'un petit village coréen, assez comparable à celle d'un petit village de la campagne profonde en France, avec ses travaux, ses soucis et ses fêtes très arrosées, comme cela se produit aussi chez nous. Les personnages qui nous sont présentés sont parfaitement humains et nous ressemblent. L'histoire passe sans difficulté en français.</p>	<p>1.1. Pripovjedni tekst i priča koju pripovijeda</p> <p>Naratolozi su prepoznali da pripovjedni tekst i priča koju pripovijeda mogu relativno lako prelaziti s jednog jezika na drugi. Pripovijetka sadrži ne samo određene elemente koji proizlaze iz ljudskog bića, već i sve što tekst stranog autora može prenijeti, kao što su značajke koje su čitatelju prijevoda nepoznate ili čudne, koje nisu izravno vezane uz jezik, nego koje se njime jednostavno prenose.</p> <p>Kako bih ilustrirala svoj stav, oslonit ću se na kratku priču Korejca Hwanga Sun-Wona „Kuja iz Moknomija“ (Zulma, 1995.), koju su preveli Choi Mi-Kyung i Jean-Noël Juttet. Pričaju nam o životu seljaka u malom korejskom selu, sasvim sličnom malom selu u dubokoj unutrašnjosti Francuske, o njihovim poslovima, brigama i vrlo pijanim slavljima, kao što se događa i u našoj zemlji. Likovi koji su nam predstavljeni su u potpunosti ljudski i nalikuju nama. Priča lako prelazi na francuski.</p>

<p>J'ai aussi relevé tous les faits culturels indépendants de la langue et qui frappent car inhabituels dans notre civilisation occidentale. Je les énumère ci-dessous :</p> <p>1.: <i>Et les femmes, en plus des bambins qu'elles avaient sur le dos, portaient de lourds fardeaux sur la tête.</i> (p.11)</p> <p>2 : <i>Le grand-père de Kannan avait naguère été valet de ferme chez le chef. Depuis, toute sa famille continuait de temps à autre à rendre service au chef, en faisant passer ses travaux avant les leurs.</i> (p.18)</p> <p>3 : <i>quelques-uns des habitants du village s'étaient réunis pour discuter, accroupis, dans un coin de la cour.</i> (p. 24)</p> <p>4.1 : <i>La soupe de chien, assaisonnée de pâte de soja, bouillait quand le chef du village...</i> (p.34)</p> <p>4.2 : <i>Les abats [des chiens], cuits en premier, servirent d'amuse-gueule</i> (p. 35)</p> <p>4.3 : <i>Les pattes avant des chiens furent servies, puis les pattes arrières.</i> (p. 36)</p> <p>5 : <i>Sous l'empire de l'alcool, le chef finit par avouer que les chiens avaient la rage. Et il invita ses convives à en reprendre, disant que la viande de chiens enragés avait des vertus tonifiantes bien supérieures.</i> (p. 36)</p> <p>Je pense avoir repris dans cette nouvelle de 33 pages tout ce qui indique une culture différente de la notre. Sous l'angle de la réexpression par le traducteur, on ne voit pas quelles difficultés spécifiques à la transmission de la culture les phrases ci-</p>	<p>Istaknula sam također sve kulturne činjenice neovisne o jeziku i koje nam privlače pozornost jer su neobične u našoj zapadnoj civilizaciji. Navodim ih u nastavku:</p> <p>1.: <i>A žene su, osim beba na leđima, nosile i teške terete na glavi.</i> (str.11)</p> <p>2: <i>Djed Kannani nekoć je bio radnik na imanju kod poglavara. Od tada je cijela njegova obitelj nastavila s vremena na vrijeme biti na usluzi poglavaru, stavljajući njegov posao ispred vlastitog.</i> (str.18)</p> <p>3: <i>neki od stanovnika sela okupili su se kako bi raspravljali, čučeci u kutu dvorišta.</i> (str. 24)</p> <p>4.1: <i>Pseća juha, začinjena pastom od soje, kuhala se kad je seoski poglavar...</i> (str.34)</p> <p>4.2: <i>Iznutrice [pseće], prvo kuhane, poslužene kao predjelo</i> (str. 35)</p> <p>4.3: <i>Poslužene su prednje pseće šape, a zatim stražnje.</i> (str. 36)</p> <p>5: <i>Pod utjecajem alkohola, poglavar na kraju priznaje da su psi imali bjesnoću. I pozove goste da uzmu još, rekavši da meso pasa zaraženih bjesnoćom ima mnogo bolja okrepljujuća svojstva.</i> (str. 36)</p> <p>Mislim da sam iz ove novele od 33 stranice izvukla sve što ukazuje na kulturu drugačiju od naše. Iz kuta prevoditeljeve deverbalizacije ne vidimo kakve bi specifične poteškoće u prijenosu kulture gornje rečenice mogle predstavljati. Osim</p>
--	--

dessus pourraient poser. Les traducteurs m'ont d'ailleurs confirmé n'en avoir pas rencontré. Sur l'autre versant, du côté des lecteurs, il faut se demander si les traits culturels ainsi transmis sont acceptables ou bien si les Français ne risquent pas de les considérer comme trop éloignés d'eux, trop étrangers, et d'en être rebutés.

[...]

1.2. Les allusions culturelles extra-linguistiques

Le récit contient parfois certaines allusions extra-linguistiques. Ce n'est pas le cas de *La chienne de Moknomi*. Mais les allusions culturelles étant loin d'être réservées aux seules œuvres littéraires, j'en ai cherché dans d'autres genres de textes et j'ai par exemple relevé dans un article du journal *Le Monde* traitant de la situation trouble du Cambodge après les dernières élections législatives, la phrase suivante : « *Suivant la tradition des pauvres, Mme Chum avait placé deux des garçons à la pagode, mais l'un était revenu au bout de huit ans, et l'autre n'a tenu que deux ans* ». Le journaliste rapportant ces faits n'adapte pas son écriture aux connaissances (ou plutôt à l'ignorance) de ses lecteurs ; en 'plaçant les enfants à la pagode' pour en faire à terme des moines bouddhistes, la famille dans le besoin évitait de devoir les nourrir. 'Placer des enfants à la pagode' est trop

toga, prevoditelji su mi potvrdili da nisu naišli ni na jednu poteškoću. S druge, čitateljeve strane, moramo se zapitati jesu li tako prenesena kulturna obilježja prihvatljiva ili je izgledno da ih Francuzi smatraju previše udaljenima od sebe, previše stranima i da im budu odbojna.

[...]

1.2. Izvanjezične kulturne konotacije

Pripovijetka ponekad sadrži određene izvanjezične konotacije. To nije slučaj s novelom „*Kuja iz Moknomija*“. No, budući da kulturne konotacije nisu rezervirane samo za književna djela, tražila sam ih i u drugim žanrovima tekstova i primijetila sam, primjerice, sljedeću rečenicu u jednom članku u novinama *Le Monde* koji se bavi problematičnom situacijom u Kambodži nakon posljednjih parlamentarnih izbora: „Sljedeći tradiciju siromašnih, gospođa Chum smjestila je dva dječaka u pagodu, ali se jedan vratio nakon osam godina, a drugi je izdržao samo dvije godine.“ Novinar koji izvještava o ovim činjenicama ne prilagođava svoje pisanje znanju (ili bolje rečeno neznanju) svojih čitatelja: *smještanjem djece u pagodu* da bi na kraju postali budistički redovnici, obitelj u potrebi izbjegla je da ih hrani. *Smještanje djece u*

<p>allusif, et donc vraisemblablement pas clair pour tous. Un traducteur aurait rédigé la phrase de façon à faire passer l'idée.</p> <p>Autre exemple d'allusion, intertextuelle cette fois, une petite phrase extraite de la conférence faite par un homme politique français sur la mondialisation, devant un public d'étudiants d'une Ecole de Commerce : « <i>Si le village mondial a ses apôtres, le village rural a les siens, qui résistent encore et toujours à l'envahisseur [...]</i> ».</p> <p>L'allusion à la bande dessinée de Goscinny et Uderzo (village rural, résistent encore et toujours) est comprise et appréciée par les Français. En revanche, les personnages d'Astérix et Obélix ne font pas forcément partie du bagage cognitif des étrangers. Nous verrons plus bas, sous le IV.2.2., les circonstances où il faut tenir compte pour traiter cette allusion.</p> <p>2. Les éléments culturels proprement linguistiques</p> <p>Ce sont eux qui sont le plus souvent évoqués aussi bien par les traducteurs que par les traductologues. La nouvelle coréenne qui me sert de corpus principal en contient trois que je puisse détecter : la traduction littérale de la motivation d'un toponyme : p.11, dans le premier paragraphe de la nouvelle, le nom du village, expliqué par le contexte : « <i>De quelque côté qu'on aille, quand on</i></p>	<p><i>pagodu</i> préviše je konotativno, pa stoga vjerojatno nije svima jasno. Prevoditelj bi trebao napisati rečenicu na način da prenese ideju.</p> <p>Još jedan primjer konotacije, ali ovaj put intertekstualne, kratka je rečenica francuskog političara preuzeta iz njegova obraćanja na temu globalizacije studenatima Poslovne škole: „Ako globalno selo ima svoje apostole, lokalno selo ima svoje, koji se još uvijek i zauvijek odupiru osvajaču [...].”</p> <p>Konotaciju na strip Goscinnyja i Uderzoa (lokalno selo, odupire se još uvijek i zauvijek) Francuzi razumiju i cijene. S druge strane, likovi Asterixa i Obelixa nisu nužno dio kognitivnog zaleđa stranaca. Vidjet ćemo u nastavku pod IV.2.2. okolnosti koje se moraju uzeti u obzir da bismo obradili ovu konotaciju.</p> <p>2. Strogo jezični kulturni elementi</p> <p>To su oni koje najčešće spominju i prevoditelji i tadtolozi. Korejska kratka priča koja služi kao moj glavni korpus sadrži tri takva koja ja mogu uočiti: doslovni prijevod motivacije toponima; str. 11, u prvom odlomku kratke priče, ime sela je objašnjeno kontekstom: „S koje god strane da krenemo kad smo se udaljavali od sela, morali smo proći kroz planinski prijevoj. [...]”</p>
---	---

<p><i>s'éloignait du village, on devait passer par un col. [...] Voilà pourquoi le village s'appelait Moknomi, 'Passe-cols' ».</i> Ensuite, deux emprunts (allusions à des faits culturels) qui sont opaques s'ils restent isolés : p.35, soju et p. 39, kimchi de navet. Enfin, un renvoi à la façon de parler des paysans : par exemple p. 19, « <i>C'est t'y bien sec ?</i> » et plus loin « <i>tention, hein ! faut voir à pas casser les grains !</i> »</p> <p>Tous ces éléments sont indissociables de la langue. Nous reviendrons sur le traitement qui leur a été accordé sous le point IV.2.1.</p> <p>Après avoir passé en revue les différents types de traits culturels qui peuvent éventuellement arrêter le traducteur, demandons-nous quelles solutions peut lui offrir, pour les différents aspects qui viennent d'être mentionnés, le recours à quelques principes théoriques.</p> <p>IV. La théorie, une aide pour le traitement des traits culturels</p> <p>1. La cohérence de la traduction</p> <p>De manière générale, posséder quelques principes théoriques assure la cohérence de la traduction. A. Berman (1984 : 301) écrit avec raison que « <i>la cohérence d'une traduction se mesure à son degré de systématité. Et celle-ci est impensable sans réflexivité. Cette réflexivité va de la lecture interprétative des</i></p>	<p>Zbog toga je selo nazvano Moknomi, "Prijeđi-prijevoj".» Zatim dvije posuđenice (konotacije na kulturne činjenice) koje su nejasne ako ostanu izolirane: str.35, <i>soja</i> i str. 39, <i>kimchi</i> od repe. Naposljetku, pozivanje na seljački način govora: na primjer, str. 19, „Je l' ti dobro suvo?“ i dalje „pazi, amo! mora se paziti da se zrnje ne polomi!!“</p> <p>Svi su ti elementi neodvojivi od jezika. Vratit ćemo se na pristup koji im je utvrđen pod točkom IV.2.1.</p> <p>Nakon što smo pregledali različite vrste kulturnih obilježja koja eventualno mogu zaustaviti prevoditelja, zapitajmo se kakva mu rješenja može ponuditi upotreba nekoliko teorijskih načela za različite, upravo spomenute, značajke.</p> <p>IV. Teorija – pomoćno sredstvo za postupanje s kulturnim obilježjima</p> <p>1. Koherentnost prijevoda</p> <p>Općenito govoreći, poznavati nekoliko teorijskih načela osigurava dosljednost prijevoda. A. Berman (1984: 301) s pravom piše da se „koherentnost prijevoda mjeri njegovim stupnjem sustavnosti. A to je nezamislivo bez promišljanja. Ta promišljenost se kreće od interpretativnog</p>
---	---

<p><i>textes à l'élaboration raisonnée de tout un système de « choix » de traduction ».</i></p> <p>Un manque de réflexion traductologique a pour conséquence une non-systématicité dans les choix de traduction, qui se font alors ponctuellement, au coup par coup. Même véritablement bi-culturel, un traducteur travaillant sans base théorique risque d'adopter, faute de vue d'ensemble, des solutions hétéroclites à des problèmes qui se répètent au cours du texte, tels que par exemple traduire dans un même texte certains noms propres parce qu'ils sont motivés, et non ceux qui ne le sont pas, au lieu de leur appliquer à tous un traitement uniforme.</p> <p><i>L'élaboration raisonnée de tout un système de 'choix' de traduction' est facilitée par l'observation de quelques principes théoriques.</i></p> <p>Lorsqu'elle existe, l'option théorique exerce une influence sur l'ensemble de la traduction. Le choix de Berman (1985 : 36), par exemple, est « le travail sur la lettre : ni calque, ni (problématique) reproduction, mais attention portée sur le jeu de signifiants ». Ce travail vise à préserver la forme du texte de départ. Par là même, il introduit dans le texte d'arrivée une dose d'étrangeté dont il est permis de penser qu'elle n'était pas forcément ressentie comme telle par le lecteur de l'original. Quoiqu'il en soit, ce choix théorique a pour mérite de garantir la cohérence interne de la traduction.</p>	<p>čitanja tekstova do obrazložene razrade čitavog sustava prijevodnih "izbora".“</p> <p>Nedostatak prevoditeljske promišljenosti rezultira nesustavnošću u izboru prijevoda koji se onda donose nezavisno, od slučaja do slučaja. Čak i ako je istinski dvokulturan, prevoditelj koji radi bez teorijske osnove riskira, zbog nedostatka općeg uvida, primjeniti različita rješenja za probleme koji se ponavljaju kroz tekst, kao što je, primjerice, prevođenje određenih vlastitih imena zato što su motivirana, a ne onih koji to nisu u istom tekstu, umjesto da se na sve njih primjenjuje jedinstven način postupanja.</p> <p><i>Promišljeni pristup cjelokupnom sustavu „izbora” prijevoda omogućen je promatranjem nekoliko teorijskih načela.</i></p> <p>Kada postoji, teorijski uvid ima utjecaj na cjelokupni prijevod. Bermanov (1985: 36) izbor je na primjer, „rad na tekstualnoj cjelini: ni kalk, ni (problematična) reprodukcija, već pozornost usmjerena na igru označitelja.” Taj rad ima za cilj sačuvati formu izvornog teksta. Na taj način, on unosi u dolazni tekst dozu neobičnosti za koju je razumno vjerovati da je čitatelj izvornika nije nužno osjetio kao takvu. Kako bilo, taj teorijski odabir jamči unutarnju dosljednost prijevoda.</p>
--	---

<p>De son côté, F. Israël (2002 : 30), donne en quelques lignes la règle de base de la Théorie interprétative de la traduction :</p> <p>« <i>Le transfert du culturel n'est aléatoire voire impossible que si l'on privilégie le plan de la langue. En revanche dès lors que l'on se situe au plan du discours et que l'on cherche moins à reproduire des entités linguistiques qu'à réexprimer un sens notionnel et formel par un jeu d'équivalences non symétriques, tout devient traduisible sans qu'il y ait entropie ou déculturation significatives.</i> »</p> <p>Se situer au plan du discours on t reproduire par équivalences la valeur discursive permet de trouver des solutions ad hoc cohérentes les unes avec les autres. Passons donc en revue quelques principes de base qui découlent de cette théorie.</p> <p>2. Quelques principes de base</p> <p>2.1. Texte et contexte</p> <p>Un traducteur ayant acquis au cours de sa formation une base théorique solide aura compris que la traduction porte sur des textes et non sur des langues et, plus encore, que « <i>l'objet de la traduction, ce n'est pas l'étrangeté culturelle et linguistique d'un texte source, mais sa singularité en tant qu'œuvre</i> » (Ladmiral 1998 : 26). Il s'agira donc, tout en préservant les éléments culturels qui participent de l'œuvre, de leur donner la place qui leur revient dans cette œuvre ; pour ce faire, il importe d'éviter</p>	<p>Sa svoje strane, F. Israel (2002: 30) daje u nekoliko redaka osnovno pravilo Interpretativne teorije prevođenja:</p> <p>„Prijenos kulture je nasumičan ili čak nemoguć jedino ako damo prednost razini jezika. S druge strane, kada se jednom postavimo na razinu diskursa i težimo manje reproduciranju jezičnih entiteta a više ponovnom izražavanju pojmovnog i formalnog značenja kroz igru nesimetričnih ekvivalenata, sve postaje prevodivo bez značajne entropije ili dekulturnacije.“</p> <p>Biti na razini diskursa i reproducirati diskurzivne vrijednosti kroz ekvivalencije omogućuje pronalaženje <i>ad hoc</i> rješenja koja su međusobno koherentna. Pregledajmo neka osnovna načela koja proizlaze iz ove teorije.</p> <p>2. Neka osnovna načela</p> <p>2.1. Tekst i kontekst</p> <p>Prevoditelj koji je stekao solidnu teoretsku osnovu tijekom svog obrazovanja shvatit će da se prijevod tiče tekstova, a ne jezika i, osim toga, da „predmet prijevoda nije kulturna i jezična stranost izvornog teksta, već njegova jedinstvenost kao djela” (Ladmiral 1998: 26). Bit će stoga potrebno da im se, uz očuvanje kulturnih elemenata koji se javljaju u djelu, dade mjesto koje im pripada u tom djelu. Da bi se to učinilo, važno je pažljivo izbjegavati da ih se izdvoji iz teksta u trenutku kada se postavlja pitanje na</p>
---	--

soigneusement de les isoler du texte au moment de se demander quel traitement leur accorder. Le traducteur compétent ne traduit pas par bribes séparées, il tient sans cesse compte du contexte, non seulement en amont mais aussi en aval du passage en cours de traduction. En effet, un trait culturel qui ponctuellement semble obscur peut fort bien s'éclairer par la suite ; le traducteur réfère donc ses envies d'explicitation inutile. J'ai cité plus haut, tirés de la nouvelle coréenne, les exemples opaques de 'soju' et de 'kimchi de navet'. Lorsqu'un mot n'existe pas dans la civilisation de la langue cible car son référent n'existe pas ou pas encore, il est de pratique universelle d'emprunter sa dénomination. Le traducteur vérifie alors si le contexte explique le terme emprunté, par définition inconnu du lecteur de la traduction, ou s'il convient de l'expliciter, dans le texte ou en note. Or dans notre texte, p. 35, le soju est mentionné à deux reprises : « [le] valet de ferme [qui] arrivait chargé de deux grosses bouteilles de soju » et « les premiers verres de soju » et cette deuxième mention est immédiatement suivie d'une phrase qui débute par « *Après la deuxième tournée d'alcool...* » ; ces mots éclairent la signification de l'emprunt. En revanche, le deuxième emprunt, le kimchi, n'est accompagné dans le texte d'aucun élément qui donnerait au lecteur une idée plus précise de ce dont il s'agit. Les traducteurs ont en conséquence eu raison d'ajouter une

kakav način s njima postupiti. Kompetentan prevoditelj ne prevodi u zasebnim fragmentima, on stalno vodi računa o kontekstu, ne samo prije nego i nakon odlomka koji se prevodi. Doista, kulturno obilježje koje se na trenutke čini nejasnim može vrlo lako kasnije postati jasnije; prevoditelj stoga obuzdava svoju želju za nepotrebnim objašnjavanjem. Gore sam citirala nejasne primjere preuzete iz korejske kratke priče, *soju* i *kimchi* od repe. Kada riječ ne postoji u kulturi ciljnog jezika jer njezin referent (još) ne postoji, univerzalna je praksa posuditi njegov naziv. Prevoditelj tada provjerava objašnjava li kontekst posuđeni pojam, po definiciji nepoznat čitatelju prijevoda, ili ga treba objasniti, u tekstu ili u fusnoti. Ali u našem tekstu (str. 35), *soju* se spominje dvaput: „[onaj] radnik [koji je] stigao natovaren s dvije velike boce sojua” i „prve čaše sojua”. Nakon ovog drugog spomena odmah slijedi rečenica koja počinje s riječima „Nakon druge runde alkohola...” koje razjašnjavaju značenje posuđenice. S druge strane, druga posuđenica *kimchi* u tekstu nije popraćena nikakvim elementom koji bi čitatelju dao precizniju predodžbu o čemu se radi. Prevoditelji su stoga bili u pravu što su dodali fusnotu: „kupus ili repa fermentirani s češnjakom ili čili papričicom, služe kao prilog većini jela“.

<p>note en bas de page : « <i>choux ou navet fermenté avec de l’ail ou du piment, servi en accompagnement de la plupart des plats.</i> »</p> <p>Quant à la phrase « <i>De quelque côté qu’on aille, quand on s’éloignait du village, on devait passer par un col. [...] voilà pourquoi le village s’appelait Moknomi</i> », les traducteurs y ont ajouté, à juste titre, la traduction en français du toponyme, ‘<i>Passe-cols</i>’, sans laquelle la phrase n’aurait pas eu de sens. En revanche, ils ont décidé de ne pas traduire le prénom Kannan, qui pourtant est motivé. La traductrice, Choi Mi-Kyung, explique la démarche : „Nous avons laissé tel quel Kannan (qui veut dire 'nouveau né'). Autrefois les filles n'avaient pas de nom et au moment de les enregistrer sur le livret de famille, on leur donnait une appellation quelconque, „le nouveau né“, „deuxième fille“, „dernière fille“ (cette appellation signifiant qu'on ne voulait plus de fille dans la famille). Nous n'avons pas explicité ces faits, car dans la nouvelle, ils n'importent pas. D'ailleurs la motivation originelle est aujourd'hui oubliée.“ On constate que la traduction de la nouvelle est fondée ici sur un raisonnement d’ensemble cohérent.</p> <p>2.2. La fonction du texte et celle de l’allusion dans le texte</p> <p>Le traducteur tient toujours compte de la fonction du texte : la traduction d’une œuvre littéraire vise-t-elle un public restreint</p>	<p>Što se tiče rečenice „S koje god strane da smo išli, kad smo se udaljavali od sela, morali smo proći kroz prevoj. [...] zato se selo zvalo Moknomi“, s pravom su prevoditelji dodali francuski prijevod toponima „Prijeđi-prijevoj“ bez kojeg rečenica ne bi imala smisla. S druge strane, odlučili su ne prevoditi ime Kannan, koje je ipak motivirano. Prevoditeljica Choi Mi-Kyung objašnjava proces: „Ostavili smo Kannan (što znači "novorođenče") kakav jest. U prošlosti djevojčice nisu imale imena i kada je došlo vrijeme da ih upišemo u obiteljsku knjigu, mi smo im dali bilo koje ime, "novorođenče", "druga kći", "posljednja kći" (to ime znači da više ne želimo djevojčicu u obitelji). Nismo objasnili te činjenice jer u noveli one nisu bitne. Osim toga, izvorna motivacija sada je zaboravljena.“ Vidimo da se prijevod kratke priče ovdje temelji na koherentnom sveukupnom zaključivanju.</p> <p>2.2. Funkcija teksta i konotacija u tekstu</p> <p>Prevoditelj uvijek vodi računa o funkciji teksta: je li prijevod književnog djela usmjeren na malobrojnu publiku stručnjaka</p>
---	--

<p>d'érudits intéressés par les moindre détails de la langue et de la civilisation d'origine ? Un abondant appareil de notes accompagnera et complètera alors la traduction. Mais ce cas reste limité, car la majorité des lecteurs de textes littéraires traduits lisent pour le plaisir de la lecture, pour découvrir une autre culture, un auteur étranger, sa façon de raisonner et de voir les choses, d'écrire, de faire vivre ses personnages. Il faut procurer ce plaisir de la lecture et non pas alourdir le texte traduit en imposant de force au lecteur l'ensemble de la culture qui transparaît aux yeux de l'autochtone dans le texte original.</p> <p>C'est la fonction du texte et la fonction des éléments culturels dans ce texte qui fournira au traducteur la piste à suivre. Par exemple, à propos du langage anglo-irlandais très particulier du dramaturge Synge dans sa pièce <i>'The Playboy of the Western World'</i>, le traducteur Jean-Michel Déprats (1998 : 73) écrit : « <i>Soumis aux impératifs catégoriques d'une mise en scène particulière [...] dont le projet était de jouer le mythe, non la fable paysanne, d'écarter tout folklorisme irlandais tant verbal que scénographique, j'ai tenté de conjuguer immédiateté et étrangeté, compréhension et insolite, oralité et brisures rythmiques</i> ». Les objectifs du metteur en scène ont dans ce cas dicté la méthode à adopter, c'est-à-dire entre autres ne pas chercher à traduire le dialecte anglo-irlandais en tant que tel. Le dialecte est un des</p>	<p>zainteresiranih za najsitnije pojedinosti izvornog jezika i kulture? Prijevod će tada biti popraćen i upotpunjen obilnim brojem bilješki. Ali ovaj slučaj ostaje rijedak jer većina čitatelja prevedenih književnih tekstova čita radi užitka čitanja, kako bi otkrili drugu kulturu, stranog autora, njegov način razmišljanja i viđenja stvari, pisanja, oživljavanja njegovih likova. Taj užitak čitanja moramo pružiti, a ne opterećivati prevedeni tekst nametanjem cjelokupne kulture koja je vidljiva u originalnom tekstu kroz oči njegove izvorne publike.</p> <p>Funkcija teksta i funkcija kulturnih elemenata u tom tekstu je ono što će prevoditelju pokazati put koji treba slijediti. Na primjer, vezano uz vrlo poseban anglo-irski jezik dramatičara Syngea u njegovoj drami „Playboy zapadnog svijeta“, prevoditelj Jean-Michel Déprats (1998: 73) piše: „Podvrgnut kategoričkim imperativima posebne scenografije [...] čiji je projekt bio odigrati mit, a ne seljačku bajku, odbaciti sav irski folklorizam, i verbalni i scenografski, pokušao sam spojiti neposrednost i stranost, razumijevanje i neobičnost, usmenost i ritmičke prekide.” Redateljski ciljevi u ovom slučaju diktirali su metodu koju je trebalo usvojiti, to jest, između ostalog, ne pokušavati prevesti anglo-irski dijalekt kao takav. Dijalekt je jedna od činjenica koja za svoje prevođenje zahtijeva posebnu</p>
--	---

<p>faits qui, pour sa traduction, exige que l'on porte une attention toute particulière à la fonction du texte et dont, de ce fait, la solution ne peut être trouvée que cas par cas. Cependant, tout ce qui est traduit n'est pas littéraire, loin de là. La fonction de l'allusion dans un texte non littéraire, par exemple, devra être pesée différemment. Pour reprendre la phrase citée sous III.1. extraite d'un discours politique sur la mondialisation : « <i>Si le village mondial a ses apôtres, le village rural a les siens, qui résistent encore et toujours à l'envahisseur [...]</i> », l'idée de base est que la mondialisation n'a pas que des adeptes, elle a aussi des opposants. L'allusion apportée par ce texte sera traitée de deux manières différentes selon que la bande dessinée a été traduite et est connue et appréciée dans la culture d'arrivée (dans ce cas, l'allusion peut être conservée en l'état, et ce sera tant mieux), ou selon que Astérix et Obélix y sont entièrement inconnus, auquel cas l'allusion n'a pas lieu d'être conservée en traduction ; en effet, si elle fait sourire les francophones, elle n'ajoute rien au contenu de ce texte argumentatif et notionnel et c'est donc le notionnel et l'argumentatif qu'il faut faire passer.</p> <p>2.3. Correspondances et équivalences</p> <p>La Théorie interprétative fait la distinction, dans la traduction des textes, entre deux types de ce qu'en traductologie on appelle, d'un</p>	<p>pozornost na funkciju teksta i za koju se, stoga, rješenje može naći samo od slučaja do slučaja.</p> <p>No, nije sve što se prevodi književno, daleko od toga. Funkciju konotacije u neknjiževnom tekstu, na primjer, morat ćemo drugačije odvagnuti. Da upotrijebim ponovo rečenicu citiranu pod III.1. preuzetu iz političkog govora o globalizaciji: „Ako globalno selo ima svoje apostole, lokalno selo ima svoje, koji se još uvijek i zauvijek opiru osvajaču [...].” Osnovna ideja je da globalizacija nema samo sljedbenike, ona također ima protivnike. S konotacijom iz ovog teksta će se postupiti na dva različita načina ovisno o tome je li strip preveden, poznat i cijenjen u dolaznoj kulturi (u tom slučaju, konotacija se može zadržati kakva jest, a tako će biti još i bolje), ili ovisno o tome jesu li Asterix i Obelix tamo potpuno nepoznati, u kojem slučaju konotacija nema razloga da bude sačuvana u prijevodu. Zapravo, ako izmami osmijeh govornicima francuskog jezika, ne dodaje ništa sadržaju ovog argumentiranog i konceptualnog teksta i stoga je to konceptualno i argumentirano ono što se mora prenijeti.</p> <p>2.3. Korespondencije i ekvivalencije</p> <p>Kod prevođenja tekstova, Interpretativna teorija pravi razliku između dvije vrste onoga što u prevoditeljskim studijama nazivamo</p>
---	--

<p>terme unique, les 'équivalences', sans les différencier autrement qu'en y ajoutant un qualificatif tel que 'dénotatives', 'connotatives', 'pragmatiques', 'de forme', etc. Nous-mêmes appelons „correspondances“ les équivalences qui s'établissent entre vocables et réservons le terme „équivalences“ aux segments de texte des deux langues. Cette distinction terminologique nous semble apporter une certaine clarté aux discours traductologiques sur la réexpression.</p> <p>Le traducteur compétent ne s'attache aux vocables de la langue de départ que lorsque ceux-ci exigent l'établissement d'une correspondance, c'est-à-dire dans le cas des appellations (nous allons voir à quoi peut mener le manque de réflexion à ce propos), des termes techniques, des chiffres. Dans tous les autres cas, il crée des équivalences entre segments de textes.</p> <p>Il arrive parfois, lorsqu'on lit certaines traductions du chinois, que l'on soit désarçonné par l'utilisation peu réfléchie de la traduction littérale de certains honorifiques qui introduit une relation de parenté là où elle n'existe pas. Eva Hung (1993 : 73) cite un roman chinois où une jeune fille appelle son petit ami Shenzhe da-ge (littéralement : Shenzhe frère aîné). Le petit ami devient dans la traduction anglaise 'brother Shenzhe'. Hung commente avec humour : « <i>The young man, a medical student, is of course neither</i></p>	<p>jednim pojmom „ekvivalenti“, ne razlikujući ih osim dodavanjem kvalifikatora kao što su „denotativni“, „konotativni“, „pragmatični“, „ekvivalenti oblikovanja“ itd. Mi sami nazivamo „korespondencijama“ ekvivalente koje se uspostavljaju među riječima i rezerviramo termin „ekvivalenti“ za segmente teksta u oba jezika. Čini nam se da ova terminološka razlika unosi određenu jasnoću u prijevodne diskurse o ponovnom izražavanju.</p> <p>Kompetentni prevoditelj usredotočuje se na pojmove izvornog jezika samo kada oni zahtijevaju uspostavu korespondencije, to jest u slučaju imenovanja (vidjet ćemo do čega može voditi nedostatak razmišljanja o tome), tehničkih termina, brojki. U svim ostalim slučajevima stvara ekvivalencije među segmentima tekstova.</p> <p>Ponekad se, čitajući pojedine prijevode s kineskog, dogodi da nas zbuni nepromišljena upotreba doslovnog prijevoda pojedinih počasnih izraza koji upućuju na rodbinski odnos tamo gdje ga nema. Eva Hung (1993:73) citira kineski roman u kojem mlada djevojka svog dečka zove Shenzhe da-ge (doslovno: Shenzhe stariji brat). Dečko u engleskom prijevodu postaje „brat Shenzhe“. Hung s humorom komentira: „Mladić, student medicine, naravno nije ni njezin brat ni redovnik.“ Autorica članka zatim postavlja</p>
--	--

<p><i>her brother nor a monk</i> ». L'auteur de l'article pose alors une question fort pertinente à propos de la traduction des honorifiques (p. 76) : « <i>did the author of the original ever intend to lead his readers to believe that "all characters are kins" by using borrowed kinship terms as suffixes ?</i> » et elle ajoute :</p> <p><i>"if we believe that a translation should reproduce the effect of the original piece, we must ask ourselves whether the sense of alienation, amusement or bemusement caused by transplanted prefixes and suffixes is justifiable ?"</i></p> <p>On voit à quelles méprises de la part du lecteur peut mener une utilisation intempestive de la correspondance linguistique. Si la formule utilisée en chinois est une marque de respect, le traducteur compétent rendra cet effet par une équivalence qui sera une expression de respect ; si au contraire, il n'y a qu'une simple habitude langagière sans plus aucune prise de conscience chez les locuteurs autochtones de la motivation linguistique, cette marque culturelle sera passée sous silence.</p> <p>Bien entendu, établir une correspondance ne signifie pas transposer purement et simplement le signifiant, mais passer par le référent pour le réexprimer correctement. Maurice Gravier (1973 : 42), scandinaviste et ancien Directeur de l'ESIT, s'indigne par</p>	<p>vrlo relevantno pitanje o prijevodu počasnih izraza (str. 76): „je li autor izvornika ikada namjeravao navesti svoje čitatelje da povjeruju da su "svi likovi rođaci" koristeći posuđene izraze srodstva kao sufikse?“ i dodaje:</p> <p>„ako vjerujemo da bi prijevod trebao reproducirati učinak izvornog djela, moramo se zapitati je li osjećaj otuđenosti, zabave ili zbunjenosti uzrokovan prenesenim prefiksima i sufiksima opravdan?“</p> <p>Vidimo do kojih nesporazuma nepravodobna upotreba jezične korespondencije može dovesti čitatelja. Ako je formula korištena na kineskom znak poštovanja, kompetentni prevoditelj će taj dojam izraziti ekvivalentnošću koja će biti izraz poštovanja; ako, naprotiv, postoji samo jednostavna jezična navika bez ikakve svijesti među izvornim govornicima o jezičnoj motivaciji, taj će se kulturni znak prešutjeti.</p> <p>Naravno, uspostavljanje korespondencije ne znači čisto i jednostavno transponiranje označitelja, već prolazak kroz referent kako bi se on ponovno ispravno izrazio. Maurice Gravier (1973: 42), skandinavist i bivši direktor prevoditeljskog studija ESIT,</p>
---	--

<p>exemple de certaines traductions d'Ibsen faites par le Comte Prozor :</p> <p><i>« Dans la traduction de Hedda Gabler par le Comte Prozor, Hedda appelle le juge Bratt « assesseur Bratt », ce qui en français n'a à peu près aucun sens. [...] On sait que dans un tribunal, le président est – ou peut être – flanqué de deux assesseurs. Mais ceux-ci sont appelés en ville « Monsieur le Conseiller ». [...] Dans la même pièce on voit encore paraître un homme que tout le monde appelle le Recteur Kroll. Or Kroll ne préside pas aux destinées d'une Université, il n'est pas non plus le pasteur d'une paroisse bretonne. Il dirige un lycée. Donc il fallait l'appeler « Monsieur le Proviseur ».</i></p> <p>Gravier met ces maladresses sur le compte d'« une insuffisante connaissance de la civilisation ». On peut se demander si l'origine de ces calques ne serait pas plutôt à rechercher dans une insuffisance de réflexion sur la traduction, à savoir que lorsque les institutions se ressemblent, c'est en cherchant comment le référent s'exprime dans la langue d'arrivée, et non en empruntant la dénomination étrangère, que l'on transmettra le sens.</p> <p>Cependant, la plupart du temps, les institutions ne coïncident pas exactement d'un pays à l'autre ; le problème est alors au contraire d'arriver à faire passer dans l'autre langue une réalité qui, dans celle d'arrivée, n'a pas de dénomination. Dans un de ses</p>	<p>ogorčen je, primjerice, nekim prijevodima Ibsena koje je napravio grof Prozor:</p> <p>„U prijevodu Hedde Gabler grofa Prozora, Hedda naziva suca Bratta "assesseur Bratt", što na francuskom nema gotovo nikakvo značenje. [...] Znamo da na sudu predsjednik jest – ili može biti – uz dva savjetnika. Ali u narodu ih zovu "Monsieur le Conseiller". [...] U istoj predstavi opet vidimo kako se pojavljuje čovjek kojeg svi zovu Rektor Kroll. Međutim, Kroll ne upravlja sudbinom Sveučilišta, niti je pastor bretonske župe. Vodi srednju školu. Stoga ga se treba zvati "Gospodin Ravnatelj".“</p> <p>Gravier te loše poteze pripisuje „nedovoljnom poznavanju kulture“. Možemo se zapitati ne bi li se izvor ovih doslovnih prijevoda radije trebao tražiti u nedostatku promišljanja o prijevodu, znajući da kada institucije nalikuju jedna drugoj, značenje treba prenijeti onako kako se referent izražava u ciljnom jeziku, a ne posuđivanjem stranog naziva.</p> <p>Međutim, većinu vremena institucije se ne podudaraju točno od jedne zemlje do druge; problem je onda, naprotiv, uspjeti prenijeti na drugi jezik stvarnost koja u ciljnom jeziku nema naziv. U jednom od svojih članaka F. Israel (2002: 28) kao primjer navodi engleske</p>
---	--

<p>articles, F. Israël (2002 : 28) donne à titre d'exemple les public schools anglaises, dont la traduction par correspondance littérale induirait le lecteur en erreur car « <i>il n'est rien de moins public, de plus fermé que les public schools anglaises</i> ». Il suggère que « <i>le trait culturel peut [aussi] être rendu de façon plus indirecte au moyen d'une paraphrase, d'une explicitation, le but étant alors moins de transcrire le terme que de renseigner sur son contenu. Quand la traduction devient explicative, il n'est plus de véritable obstacle à la saisie de la notion étrangère.</i> » Il indique ainsi la solution qui, dans certains contextes, pourrait s'appliquer : l'explicitation.</p> <p>Le choix entre correspondance et équivalence s'applique également à la traduction des métaphores mortes, ou des figements en général. Choisir la correspondance introduit de l'étrangeté dans la langue d'arrivée alors que la langue originale n'est pas étrange aux oreilles des autochtones qui la parlent. Or, si tous les peuples font usage de métaphores, les métaphores mortes ont en général perdu, pour leurs utilisateurs, la motivation d'origine que les étrangers souvent remarquent. « <i>Tourner autour du pot</i> » n'éveille aucunement chez les Français l'idée d'un pot, ni l'action de tourner autour, mais la signification non imagée de « <i>hésiter à aborder franchement une question</i> ». Il serait erroné de chercher à rendre dans une autre</p>	<p>javne škole, čiji bi prijevod doslovnom korespondencijom doveo čitatelja u zabludu jer „ne postoji ništa manje javno, više zatvoreno od engleskih javnih škola.“ On predlaže da se „kulturno obilježje [također] može prikazati na indirektniji način pomoću parafraze, objašnjenja, pri čemu je cilj manje transkripcija pojma nego pružanje informacija o njegovu sadržaju. Kad prijevod postane objasnidbeni, više nema stvarne prepreke da se shvati strani koncept.“ Time ukazuje na rješenja koje bi se u određenim kontekstima moglo primijeniti: objašnjenje.</p> <p>Izbor između korespondencije i ekvivalencije također se odnosi na prijevod leksikaliziranih metafora ili ustaljenih izraza općenito. Dok izvorni jezik nije stran ušima lokalne publike koji ga govore, odabir korespondencije unosi neobičnost u ciljni jezik. Međutim, iako svi ljudi koriste metafore, leksikalizirane metafore općenito su izgubile za svoje korisnike izvornu motivaciju koju stranci često primjećuju. „<i>Tourner autour du pot</i>” ni na koji način ne budi među Francuzima ideju o loncu, niti radnju okretanja oko nečeg, već neslikovito značenje „<i>oklijevati iskreno o nečemu govoriti</i>”. Bilo bi pogrešno pokušati na drugom jeziku prenijeti sliku koju tamo više ne vidi niti jedan izvorni govornik, jer on koristi svoj jezik da izrazi ono što želi reći, a ne da njegov jezik govori umjesto njega. Koji</p>
---	--

<p>langue une image qu'aucun locuteur autochtone n'y voit plus, car il se sert de sa langue pour exprimer son vouloir dire, ce n'est pas sa langue qui parle pour lui. Quel Français connaît aujourd'hui l'origine de l'expression « <i>violon d'Ingres</i> », dont une correspondance en anglais est 'hobby' ou du mot « limoger », qui a pour synonyme 'destituer' ? Est-il raisonnable de vouloir transmettre la motivation du mot ou de l'expression aux lecteurs de la traduction, alors que les locuteurs natifs l'ignorent ? F. Israël (2002 : 28) écrit à propos de ces figements que le plus souvent ils « peuvent se traduire sans grande perte par des formules culturellement non marquées ». Je dirais, quant à moi, qu'ils doivent en général se traduire par des équivalences notionnelles 'culturellement non marquées', à moins qu'il n'y ait dans le texte exploitation de l'image métaphorique.</p>	<p>Francuz danas zna podrijetlo izraza „violon d'Ingres”, čiji je engleski ekvivalent „hobby”, ili podrijetlo riječi „limoger” kojoj je sinonim „otпустiti”? Je li razumno željeti prenijeti motivaciju riječi ili izraza čitateljima prijevoda, a da ni izvorni govornici toga nisu svjesni? F. Israel (2002: 28) o tim ustaljenim izrazima piše da se najčešće „bez velikih gubitaka mogu prevesti kulturno neobilježenim formulama.” Rekla bih, sa svoje strane, da se oni općenito moraju prevesti u „kulturno neobilježene“ pojmovne ekvivalencije, osim ako postoji upotreba metaforičke slike u tekstu.</p>
<p>2.4. La synecdoque, justification de l'explicitation</p> <p>Enfin, le dernier principe traductologique important que je mentionnerai ici est celui que G. Mounin (1963 : 48) a déjà rapporté il y a un demi-siècle, à savoir que « <i>chaque langue découpe dans le réel des aspects différents (négligeant ce qu'une autre langue met en relief, apercevant ce qu'une autre oublie), et qu'elle découpe aussi le même réel en unités différentes (divisant ce qu'une autre</i></p>	<p>2.4. Sinegdoha, opravdanost objašnjenja</p> <p>Naposljetku, posljednje važno prevoditeljsko načelo koje ću ovdje spomenuti je ono koje je G. Mounin (1963: 48) već iznio prije pola stoljeća, a to je da „svaki jezik u stvarnosti razdjeljuje različite značajke (zanemarujući ono što drugi jezik ističe, uočavajući ono što drugi zaboravlja), te da također razdjeljuje istu stvarnost u različite cjeline (dijeleći ono što drugi spaja, spajajući ono što drugi dijeli,</p>

<p><i>unit, unissant ce qu'une autre divise, englobant ce qu'une autre exclut, excluant ce qu'une autre englobe</i>) ». Il s'en suivrait « la négation de toute possibilité de toute traduction » (p. 50). Nous avons tiré de ce principe une conclusion très différente pour la traduction, qui est celui de la synecdoque : chaque mot, mais aussi chaque segment de texte, est constitué, certes, de l'explicite couché sur le papier, qui ne dénomme qu'un aspect particulier du tout auquel il renvoie, mais le lecteur complète cet explicite (cette synecdoque) avec la part d'implicite (de non-dit), qu'il comporte aussi toujours. C'est l'ensemble explicite/implicite du signe qui désigne le référent, c'est l'ensemble explicite/implicite du texte qui en constitue le sens. Les langues n'étant pas isomorphes, les aspects explicites d'une langue traduits dans l'autre ne désigneront pas le sens de l'ensemble. Pour parvenir à restituer le tout de l'original, il faudra dans l'autre langue rétablir un équilibre explicite/implicite différent, mais identique dans sa fonction.</p> <p>Les allusions sont des synecdoques qui, comme toute synecdoque, sont complétées par un non-dit. Nombre d'allusions culturelles familières aux lecteurs de l'original devront faire l'objet d'une modification de l'équilibre explicite/implicite, ce qui le plus souvent signifie une explicitation pour les lecteurs de la traduction. Choi Jungwha (1991 : 196)</p>	<p>obuhvaćajući ono što drugi isključuje, isključujući ono što drugi uključuje).“ To bi rezultiralo „negacijom svake mogućnosti bilo kakvog prijevoda“ (str. 50). Iz tog smo načela izvukli sasvim drugačiji zaključak za prevođenje, a to je sinegdoha: svaka riječ, ali i svaki segment teksta je sastavljen, svakako, od eksplicitnog koji je zapisan i koji imenuje samo određenu značajku cjeline na koju se odnosi, ali čitatelj to eksplicitno (tu sinegdohu) dopunjuje dijelom implicitnog (neizrečenog), koje također uvijek uključuje. Ta eksplicitna/implicitna cjelina znaka je ono što označava referenta, ta eksplicitna/implicitna cjelina teksta je ono što čini njegovo značenje. Jezici nisu izomorfni: eksplicitne značajke jednog jezika prevedene u drugi neće odrediti značenje cjeline. Da bismo uspjeli prenijeti sve iz izvornika, bit će potrebno ponovno uspostaviti drugačiju eksplicitnu/implicitnu ravnotežu u drugom jeziku, ali identičnu u svojoj funkciji.</p> <p>Konotacije su sinegdohne koje su, kao i sve ostale sinegdohne, dovršene neizrečenim. Mnoge kulturne konotacije poznate čitateljima izvornika zahtijevat će izmjenu eksplicitne/implicitne ravnoteže, što najčešće znači objašnjenje za čitatelje prijevoda. Choi Jungwha (1991: 196) daje primjer za korejsko-francuski jezični par: „8. svibnja [koji] je u Koreji Majčin dan, dok u</p>
---	---

<p>donne un exemple pour le coréen-français : « <i>le 8 mai [qui] en Corée est le jour de la fête des mères, alors qu'en France il marque la commémoration</i> » de la fin de la deuxième guerre mondiale. Pour éviter un malentendu de part et d'autre, les Français et les Coréens attribuant chacun à la date du 8 mai un implicite différent, il est indispensable dans chacun des sens linguistiques de combler l'implicite ignoré des lecteurs. Aux Coréens, le traducteur dira « le 8 mai, date de fin de la 2^o guerre mondiale en Europe », aux Européens, il dira « le 8 mai, jour de la fête des mères en Corée ». Certains objecteront qu'il s'agit là d'un ajout au texte. Il n'en est rien : l'explicite est, certes, gonflé dans chacune des langues d'arrivée au détriment de l'implicite mais l'équilibre global explicite/implicite qui désigne le sens est strictement conservé.</p> <p>Autre exemple de cet effet que la synecdoque exerce sur la traduction : lorsque, dans un texte américain, on rencontre une phrase où se trouve mentionné un 'Safeway', le traducteur sachant qu'il s'agit d'une chaîne de supermarchés américains, comblera l'ignorance éventuelle de ses lecteurs français en traduisant 'Safeway' par '<i>le supermarché Safeway</i>'. Ce faisant, il n'ajoute rien au vouloir dire de l'auteur, qui comptait sur les connaissances des lecteurs américains. Le refus d'explicitation, né d'un manque de réflexion, laisserait ses lecteurs dans</p>	<p>Francuskoj on obilježava sjećanje“ na kraj Drugog svjetskog rata. Kako bi se izbjegao nesporazum na obje strane, Francuzi i Korejci pripisuju drugačije implicitno datumu 8. svibnja. Bitno je u svakom od jezičnih značenja popuniti implicitno koje čitatelji ignoriraju. Korejcima će prevoditelj reći „8. svibnja, datum završetka Drugog svjetskog rata u Europi“, Europljanima će reći „8. svibnja, Majčin dan u Koreji“. Neki će prigovoriti da se radi o dopuni teksta. To ovdje nije slučaj: eksplicitno je, naravno, preuveličano u svakom od ciljnih jezika nauštrb implicitnog, ali je ukupna eksplicitno/implicitna ravnoteža koja označava značenje strogo očuvana.</p> <p>Još jedan primjer učinka koji sinegdoha ima na prijevod: kada u američkom tekstu naiđemo na rečenicu u kojoj se spominje „Safeway“, prevoditelj će, znajući da se radi o lancu američkih supermarketa, popuniti moguće neznanje francuskih čitatelja prevodeći „Safeway“ kao „Safeway supermarket“. Pritom ništa ne pridodaje namjeri autora koji se oslanjao na znanje američkih čitatelja. Odbijanje objašnjenja, proizašlo iz nedostatka promišljanja, ostavilo bi njegove čitatelje u neznanju i nedoumici. S druge strane, želja da olakša čitanje dovela bi</p>
---	---

l'ignorance et la perplexité. A l'autre extrême la volonté de faciliter la lecture le mènerait à transposer le 'Safeway' en un 'Monoprix' français, à remplacer ainsi une réalité américaine par une réalité française et à donner (faussement) à penser au lecteur que la chaîne Monoprix a des magasins aux Etats-Unis (Lederer 1994 : 26).

Pourtant, exprimer la totalité de l'implicite que comporte une marque culturelle n'est pas toujours nécessaire. Le principe de la synecdoque doit être complété par celui de la non-imbécillité du lecteur, cher à Seleskovitch, selon lequel le lecteur est capable d'apprendre du nouveau, ce qui doit pousser le traducteur à limiter l'explicitation au minimum indispensable. Un lecteur qui prend un livre traduit se montre par là même prêt à accueillir l'étranger. Familiarisé qu'il est par les medias avec toutes sortes de cultures différentes, il n'est plus 'autiste' culturellement parlant, il est conscient du fait que d'autres peuples vivent et parfois pensent et agissent autrement que le sien. Il est capable de comprendre ce que la traduction apporte de nouveau en établissant un rapport avec ce qu'il connaît déjà et, par approximations successives, de l'intégrer à son bagage cognitif. Point n'est besoin de lui mâcher la besogne en explicitant jusqu'à la moindre allusion culturelle ; point n'est besoin de lui faire l'ethnographie de la culture étrangère. Certes, il n'en connaît

ga do transponiranja „Safeway“ u francuski „Monoprix“, kako bi američku stvarnost zamijenio francuskom stvarnošću i (lažno) natjerao čitatelja da misli da lanac Monoprix ima trgovine u Sjedinjenim Državama (Lederer 1994: 26).

Međutim, izraziti sve implicitno u kulturnom obilježju nije uvijek potrebno. Načelo sinegdohe mora biti dopunjeno načelom intelektualne neograničenosti čitatelja (načelo drago Seleskovitch), prema kojem je čitatelj sposoban naučiti nešto novo, a što prevoditelja mora natjerati da objašnjenje ograniči na neophodni minimum. Čitatelj koji uzme u ruke prevedenu knjigu time pokazuje da je spreman prihvatiti tuđinu. Budući da je preko medija upoznat sa svim vrstama različitih kultura, više nije zatvorenog i slijepog uma kulturološki gledano, svjestan je činjenice da drugi narodi žive i ponekad misle i djeluju drugačije od njega. Sposoban je razumjeti što novo prijevod donosi uspostavljajući odnos s onim što već zna i, kroz uzastopne aproksimacije, to integrirati u svoje kognitivno zaleđe. Nema potrebe olakšavati mu posao objašnjavajući čak i najmanju kulturnu konotaciju, nema potrebe predstavljati mu etnografiju strane kulture. Naravno, nikad neće znati sve ali će u prijevodu pronaći ono što mu treba za to štivo.

<p>jamais la totalité mais il trouvera dans la traduction ce dont il a besoin pour cette lecture là.</p> <p>Médiateur entre deux cultures, le traducteur qui s'appuie sur le principe de la synecdoque fera voir à son lecteur, par un dosage savant d'une langue à l'autre de l'explicite et de l'implicite, les différences comme les analogies qui existent entre les deux cultures.</p> <p>V. Conclusion</p> <p>Je conclurai en énonçant quelques évidences dont j'espère que le lecteur ne pensera pas qu'elles sont fausses. Je les crois vraies, et je regrette qu'elles soient trop souvent passées sous silence dans les discours traductologiques :</p> <ul style="list-style-type: none"> • La traduction, qui n'est pas l'original, est un apport positif à la culture réceptrice. • au XXI^e siècle, le moment semble venu d'admettre que les cultures du monde entier se rapprochent et que les lecteurs sont de mieux en mieux préparés à les accueillir. Celui qui lit une traduction est a priori ouvert à l'Autre, capable d'assimiler du neuf, de l'inconnu, par comparaison avec ce qu'il sait. • une partie importante de la civilisation d'origine est transmise par le récit, sans poser de problème 	<p>Prevoditelj, odnosno posrednik između dviju kultura koji se oslanja na princip sinecdohe, pokazat će svom čitatelju kroz pametno doziranje eksplicitnog i implicitnog između jednog jezika u drugi razlike kao i analogije koje postoje između dviju kultura.</p> <p>V. Zaključak</p> <p>Zaključit ću navodeći neke tvrdnje za koje se nadam da čitatelj neće misliti da su pogrešne. Vjerujem da su istinite i žao mi je što ih se prečesto ne spominje u prijevodnom diskursu:</p> <ul style="list-style-type: none"> • Prijevod, koji nije izvornik, pozitivan je doprinos kulturi primateljici. • u 21. stoljeću čini se da je došlo vrijeme da priznamo da su kulture diljem svijeta sve bliže i da su ih čitatelji sve spremniji prihvatiti. Svatko tko čita prijevod <i>a priori</i> je otvoren prema Drugom, sposoban je usvojiti nešto novo, nešto nepoznato u usporedbi s onim što zna. • znatan dio izvorne kulture prenosi se kroz pripovijedanje, a da pritom ne
---	--

<p>spécifique de transfert dans l'autre langue.</p> <ul style="list-style-type: none"> • le traducteur, en théorie du moins, est bi-culturel, il n'a donc pas de problème de compréhension. <p>Pour résoudre les problèmes de réexpression de façon cohérente, il peut s'appuyer sur quelques principes théoriques explicites :</p> <ul style="list-style-type: none"> -l'ensemble du texte, ainsi que sa fonction et celle de l'élément culturel impliqué doivent être pris en considération au moment de la traduction ponctuelle d'un mot, d'une phrase, ou d'un segment de texte, - un texte se traduit par équivalence de formulation, mais comporte toujours quelques correspondances linguistiques ponctuelles, en particulier s'agissant de termes désignant des coutumes ou objets particuliers à une civilisation donnée. - la langue et le discours fonctionnent tous deux par synecdoque, ce qui régit les modifications de l'ensemble explicite/implicite d'une langue à l'autre. On ne doit donc pas parler d'ajout ou d'omission, mais seulement de rétablissement de l'équilibre global. <p>Ces principes ne fourniront pas une solution unique à chaque problème mais guideront le traducteur dans ses choix ponctuels qui seront toujours <i>ad hoc</i>, tout en restant cohérents avec l'ensemble de la traduction.</p>	<p>predstavlja poseban problem prijenosa na drugi jezik.</p> <ul style="list-style-type: none"> • prevoditelj je, barem u teoriji, dvokulturalan, tako da nema problema s razumijevanjem. <p>Kako bi se problemi ponovnog izražavanja riješili na koherentan način, može se osloniti na nekoliko eksplicitnih teorijskih načela:</p> <ul style="list-style-type: none"> - prilikom preciznog prevođenja riječi, rečenice ili dijela teksta mora se uzeti u obzir cijeli tekst, kao i njegova funkcija i uključeni kulturni element, - tekst se prevodi ekvivalencijom iskaza, ali uvijek uključuje neke specifične jezične korespondencije, osobito kada se radi o izrazima koji označavaju običaje ili objekte specifične za određenu kulturu. - i jezik i diskurs funkcioniraju pomoću sinegdohe koja upravlja modifikacijama eksplicitne/implicitne cjeline s jednog jezika na drugi. Stoga ne treba govoriti o dodavanjima ili izostavljanjima, već samo o uspostavljanju ukupne ravnoteže. <p>Ova načela neće dati jedinstveno rješenje za svaki problem, ali će voditi prevoditelja u njegovim specifičnim odabirima koji će uvijek biti <i>ad hoc</i>, ostajući pritom dosljednima prijevodu u cjelini.</p>
--	--

5. Conclusion

Dans ce mémoire de master, nous avons décidé de nous consacrer au problème complexe de la traduction de mots de couleur nationale et/ou historique appelés les *realia*. Cet obstacle est susceptible d'être rencontré par chaque traducteur puisque la traduction met en relation deux langues différentes et, par conséquent, deux cultures différentes. Dans la partie théorique, nous avons développé plus en détail cet aspect culturel de la traduction et présenté quelques lignes directrices théoriques qui doivent absolument être prises en compte lors de la traduction de la culture. Marianne Lederer écrit plus spécifiquement sur ce sujet du transfert d'éléments culturels dans son article « Quelques considérations théoriques sur les limites de la traduction du culturel », que nous avons traduit en croate dans la partie pratique de notre travail.

Dans la partie théorique principale, nous avons expliqué le terme *realia* en nous appuyant sur le travail théorique le plus approfondi sur les mots problématiques et « intraduisibles » *Neperevodimoe v perevode* (1980) écrit par S. Florin et S. Vlahov. En plus d'une classification détaillée, le problème de la traduction des *realia* est élaboré et différentes manières possibles pour leur traduction sont énumérées et expliquées. Étant donné qu'il n'existe pas de méthode de traduction idéale et que chacune entraîne une certaine perte, il est important de savoir comment choisir le procédé optimal dans chaque cas particulier. C'est pourquoi ont été évoqués les points qui devraient faciliter le choix entre les deux méthodes principales de transmission, à savoir : transcription et traduction.

Finalement, nous pouvons conclure que pour bien comprendre et traiter cette problématique, il faut d'abord avoir une bonne compréhension théorique de la traduction et une bonne connaissance des deux cultures. Il est important de considérer chaque *realia* comme un cas particulier et de toujours considérer le contexte dans lequel il se situe, ainsi que de prendre en compte le lecteur qui lira à la fin la traduction. Puisqu'il n'existe pas de formule pour le transfert idéal de *realia*, chaque traducteur, guidé par ses connaissances et son expérience, fera son propre choix calculé.

Bibliographie

Fontanet, Mathilde, « L'unité de traduction : une construction ? », *Équivalences : Des unités de traduction à l'unité de la traduction*, 45-1-2, 2018, p. 45-65. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/equiv_0751-9532_2018_num_45_1_1532 (consulté le 9 juin 2024).

Florin, S. et Vlahov, S., *Neperevodimoe v perevode*, Mezhdunarodnye otnoshenija, Moscou, 1980.

Guidère, Mathieu, *Introduction à la traductologie*, Éditions De Boeck, Bruxelles, 2008.

Komissarov, V. N., *Teorija perevoda (lingvisticheskie aspekty)*, « Vysshaja shkola », Moscou, 1990.

Ladmiral, Jean-René, « Le prisme interculturel de la traduction », *Palimpsestes*, n° 11, 1998, p. 15-30. Disponible sur : <https://journals.openedition.org/palimpsestes/1525> (consulté le 03 mars 2024).

Lederer, Marianne, « Quelques considérations théoriques sur les limites de la traduction du culturel », *FORUM* Vol. 2 : 2, Paris, 2004, p. 73-94. Disponible sur : https://www.researchgate.net/publication/292952159_Quelques_considerations_theoriques_sur_les_limites_de_la_traduction_du_culturel (consulté le 10 mars 2024).

Lederer, Marianne, « Unité de traduction ou unité de sens ? Du linguistique au cognitif », *Équivalences : Des unités de traduction à l'unité de la traduction*, 45-1-2, 2018, p. 27-44. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/equiv_0751-9532_2018_num_45_1_1531 (consulté le 8 juin 2024).

Lemaire, Claire, « Traductologie et traduction outillée : du traducteur spécialisé professionnel à l'expert métier en entreprise », Université Grenoble Alpes, Grenoble, 2017.

Lungu Badea, G. et Shiryayeva, V., « Subtitling: The Transfer of Culture-specific Words in a Multidimensional Translation », Elsevier, Timisoara, 2014, p. 883-888.

Lungu Badea, Georgiana, « Remarques sur le concept de *cultrème* », De Gruyter Open : Translationes, Volume1, Roumanie, 2009.

Maginot, Christelle, « Untranslatable Text: Myth, Reality, or Something else? A Translator's Reflections on Translation and "Untranslatability" », *The ATA Chronicle*, 2015, p. 19-23.

Disponible sur : https://www.ata-chronicle.online/wp-content/uploads/4405_19_maginot.pdf
(consulté le 25 février 2024).

Mosienko, L. V., « Lingvokul'turlogičeskaja problema klassifikacii realij », Orenburgskij gosurdastvenij universitet, Orenburg, 2005, p. 155-161.

Pamies, Antonio, « The Concept of Cultureme from a Lexicographical Point of View », De Gruyter Open, 2017, p. 100-114.

Vernigorova, V. A., « Perevod realij kak ob'ekta mezhkul'turnoj kommunikacii », « Molodoy uchjonyj », Moscou, 2010, p. 184-186.

Vinay, J.-P. et Darbelnet, J., *Stylistique comparée du français et de l'anglais* [1958], Didier, Paris, 1972.

Wlosowicz, M. T., « La représentation des éléments culturels dans le lexique mental plurilingue », *Synergies Chili* n°9, Pologne, 2013, p. 119-132.

Yan, C. et Huang J. J., « The Culture Turn in Translation Studies », *Open Journal of Modern Linguistics*, n° 4, 2014, p. 487-494. Disponible sur : https://www.researchgate.net/publication/266833481_The_Culture_Turn_in_Translation_Studies (consulté le 10 mars 2024).

Sitographie

<https://www.cnrtl.fr/>

<https://dictionary.reverso.net/>

<https://enciklopedija.hr/>

https://fr.wiktionary.org/wiki/Wiktionnaire:Page_d%E2%80%99accueil

<https://glosbe.com/>

<https://hjp.znanje.hr/index.php?show=main>

<https://www.wordreference.com/>

Sažetak- Kultura u kontekstu prijevoda: realije

U danom diplomskom radu smo se odlučili posvetiti realijama i njihovoj prijevodnoj problematici. Oslanjali smo se prvenstveno na rad S. Vlahova i S. Florina *Neperevodimoe v perevode* kako bismo ih definirali, klasificirali, te objasnili moguće prijevodne strategije i varijable koje prevoditelj mora uzeti u obzir. Također smo naveli i objasnili ostale kulturne elemente koje možemo susresti u izvornom tekstu, kao i podrazumijevan međuodnos i utjecaj između jezika i kulture. Osim toga, dotakli smo se bitnih koncepta vezanih uz temu realija kao što je to koncept neprevodivosti i definiranje prijevodne jedinice. Naposljetku, ovaj rad također sadrži i praktični dio u kojem se s francuskog na hrvatski preveo članak Marianne Leder „*Quelques considérations théoriques sur les limites de la traduction du culturel*“, koji se bavi relevantnom temom o prevođenju kulture.

Ključne riječi: realija, prevođenje kulture, prevoditeljske strategije, Vlahov i Florin, prijevod.

Abstract - Culture in the context of translation: realia

In this thesis, we decided to devote ourselves to *realia* and their translation issues. We relied primarily on the work of S. Vlahov and S. Florin *Neperevodimoe v perevode* in order to define, classify, and explain possible translation strategies and variables that the translator must take into account. We have also listed and explained other cultural elements that can be found in the original text, as well as the implied interrelationship and influence between language and culture. In addition, we touched on important concepts related to the topic of *realia*, such as the concept of untranslatability and the definition of a translation unit. Finally, this work also contains a practical part in which Marianne Leder's article "Quelques considérations théoriques sur les limites de la traduction du culturel", which deals with the relevant topic of cultural translation, was translated from French into Croatian.

Keywords: realia, translation of culture, translation strategies, Vlahov and Florin, translation.